

l'art de la Voie

Histoire et culture des arts martiaux



Histoire d'un art

Le pencak silat

De ses origines pré-coloniales à son développement plus récent, vous en apprendrez plus sur cet art martial emblématique d'Indonésie.

Horizon martial

Le kirkpınar

Venez à la découverte de cette lutte à l'huile turque particulièrement ancienne et dont les règles sont pour le moins insolites.



Voix d'une voie

Alain Hagopian



Editorial

Bonjour à tous,

Cinq ans... cela va faire cinq ans qu'un jeune idiot sans légitimité et sans grande connaissance du domaine publiait le premier numéro du magazine « l'art de la voie ». Cinq ans plus tard, l'idiot et le magazine ont bien grandi et sont bien loin de leur point de départ. Je pense pouvoir le dire sans peur, si je suis où j'en suis aujourd'hui c'est grâce à « l'art de la voie », ce magazine m'a permis non seulement d'apprendre réellement ce qu'étaient les arts martiaux, d'en cerner la richesse mais aussi permis de faire de superbes rencontres avec des personnes que je n'imaginai même pas pouvoir rencontrer il y a encore quelque temps de cela. Et toute cette aventure, toutes ces rencontres je vous les dois à vous, vous les lecteurs qui me soutiennent depuis maintenant quelques temps, mais aussi grâce à tous les contributeurs ayant permis de hisser le magazine où il se trouve aujourd'hui.

Mais assez de sentimentalisme il est l'heure du bilan. Au final que s'est-il passé pour le magazine cette année. Il y a tout d'abord eu la mise à jour du livre « voies martiales » qui m'a permis de pallier à quelque soucis de la première édition du livre en le rendant notamment plus complet. Il y a aussi eu la création des « 9ème kyu » un projet que j'avais de nombreuses fois essayé sans jamais mener un épisode à son terme. Mais l'un des événements les plus marquants de cette année fut certainement le numéro 26 du magazine, un numéro entièrement consacré aux AMHE qui a demandé plusieurs mois de travail aux nombreux rédacteurs appelés pour l'occasion.

Et maintenant quoi ? C'est un peu la question que je me pose à la fin de chaque article de chaque magazine, bien que j'ai de nombreux projets, je redoute le jour où je n'aurais plus rien à dire. Cependant, ce jour n'est pas pour tout de suite. Entre les nombreux articles que j'ai sur le feu, les nombreux pratiquants à interviewer, les nombreuses disciplines à découvrir et les correctifs à apporter à la lumière de nouvelles informations, « l'art de la voie » n'est pas prêt de s'arrêter.

Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne lecture à tous. N'oubliez pas que vous pouvez nous suivre sur Facebook et Twitter et que vous pouvez retrouver tous les anciens magazines sur :

www.lartdelavoie.com

SOMMAIRE

Histoire d'un art	Le pencak silat	page 3
Autour du poing	Origines et légitimité	page 9
Panthéon martial	Choi Hong Hi	page 10
Filmographie	Ong Bak	page 14
Piliers martiaux	L'efficacité des projections	page 15
Voix d'une voie	Alain Hagopian	page 20
Bibliographie	Les arts martiaux pour les nuls	page 26
Lumière sur	Le silambam	page 27
Mise au poing	Empi	page 30
Horizon martial	Le kirkpinar	page 32
Nous soutenir sur Tipeee et remerciements		page 33

Rédacteur en chef	Antoine Thibaut
Rédacteurs	Loïc Blanchetête, Sixtine Dezwardt, Johnny Gence Antoine Thibaut.
Correction	Sixtine Dezwardt
Maquettistes	Gilles Aubin et Antoine Thibaut
Contact	lartdelavoie@laposte.net

Partenaire de





Histoire d'un art Le pencak silat

Ce serait aussi à partir du XIII^{ème} siècle que le silat commença sous sa forme codifiée à vraiment se diffuser hors de son territoire d'origine. Ainsi, la discipline se diffusa non seulement dans les territoires contrôlés par l'empire Majapahit, mais par la suite, l'exode de certaines populations amènera cet art dans le sud d'Etats continentaux comme la Thaïlande et le Vietnam.

Le pencak silat



Derrière ce terme se cache en fait tout un ensemble d'arts martiaux indonésiens connus pour leur aspect agressif et vif. Malgré le fait qu'il soit divisé en de nombreux styles n'ayant parfois pas beaucoup de points communs, au même titre que l'eskrima ou le jujutsu, on considère souvent le pencak silat comme un art martial à part entière. Cet ensemble de disciplines fait partie d'un ensemble plus large nommé silat que l'on retrouve non seulement en Indonésie, mais aussi en Malaisie, à Singapour, dans le sud de la Thaïlande et dans le sud des Philippines. Par abus de langage, le terme pencak silat est parfois utilisé pour désigner l'ensemble plus vaste qu'est le silat.

Aux origines du silat

Art martial indonésien et malais

Le pencak silat est certainement l'un des arts martiaux dont l'histoire est la plus nébuleuse. Si cela tient au fait qu'il est issu d'une tradition purement orale, cela vient aussi du fait qu'il n'est pas originaire d'un seul pays mais de ce que l'on appelle «le monde malais» qui regroupe entre autres les territoires de Brunei, l'Indonésie, la Malaisie et Singapour. De plus, cette région du monde a connu de nombreux changements de territoires et toutes ses îles et territoires étaient interconnectés ce qui a permis l'émergence d'une culture plus ou moins commune et de nombreux échanges au niveau des pratiques martiales. Il faut ajouter à cela les nombreux transferts de population entre les différents territoires qui ont accru ces échanges tout au long de l'histoire.

Autre point important à garder en tête, le silat n'est pas à proprement parler une discipline unie mais tout un ensemble de pratiques martiales ayant plus ou moins de liens entre elles et partageant plus ou moins de points communs. On notera que l'art martial est nommé différemment selon les pays. Le terme pencak silat est originaire d'Indonésie, et à l'origine, il aurait porté le nom de pencak à l'est de l'île de Java alors que le terme silat était plutôt utilisé à Sumatra et Borneo. Le

terme pencak silat ne sera d'ailleurs créé qu'en 1948. Pour ce qui est du mot silat, ce serait aussi celui le plus utilisé en Malaisie, même si le silat malais est aussi parfois appelé bersilat ou silat melayu par opposition au pencak silat.

Le présent article bien qu'il présentera aussi les origines malaises de la pratique martiale (le pencak silat ayant vraisemblablement été influencé par le silat malais et inversement), il s'intéressera principalement au pencak silat indonésien. Pour simplifier la compréhension, on utilisera le terme silat melayu pour désigner le silat malais, pencak silat pour le silat indonésien, et silat pour l'ensemble des disciplines.

Origines indonésiennes

La plupart des sources font de l'Indonésie le lieu de naissance du silat. Cependant, étant une pratique martiale issue d'une tradition orale, il est difficile de déterminer ses origines exactes, d'autant plus que derrière le terme se cache tout un ensemble de disciplines n'ayant pas toujours de liens avérés entre elles.

Certaines théories font remonter les traditions martiales indonésiennes à des temps très anciens, voire à la préhistoire. On avance souvent le fait que les habitants du monde malais



développèrent les prémices de leur art martial en reproduisant les mouvements d'animaux comme le tigre, le singe, l'oiseau... A ce titre, si on ne trouve pas de traces écrites sur le silat, plusieurs légendes viennent appuyer l'importance des animaux dans la création de la discipline. Fait étonnant, plusieurs styles de silat attribuent la création de leur art à une femme dont la plus connue est Rama Sukana. Selon la légende, cette dernière était sortie de chez elle pour laver son linge à la rivière. En chemin, elle aperçut un combat entre deux singes qui la fascina et lui fit perdre la notion du temps. Rentrant tard chez elle, son mari voulut la corriger mais Rama Sukana aurait réussi à se défendre en imitant les mouvements qu'elle avait vus plus tôt. Impressionné, son mari lui aurait demandé de lui enseigner son savoir en matière de combat et c'est ainsi que serait, selon la légende, né le silat. Cette légende connaît de nombreuses variations. Ainsi, parfois la femme doit faire face à un groupe d'hommes ivres, et selon d'autres versions, elle assiste au combat entre un tigre et un singe.

Les légendes autour de Rama Sukana ne sont cependant pas les seules à narrer la création du silat. Selon une autre légende, la créatrice du silat serait une femme au nom inconnu. Cette dernière, alors qu'elle rentrait chez elle avec un panier rempli de nourriture sur la tête aurait été attaqué par un groupe d'oiseaux qui cherchait à prendre sa nourriture. Cette dernière, pour défendre sa pitance, dut se déplacer d'avant en arrière et de gauche à droite avec agilité tout en utilisant ses bras pour repousser les volatiles. Arrivant en retard chez elle à cause de l'incident, son mari voulut la corriger mais elle réussit à se défendre en utilisant les mêmes mouvements qu'elle avait utilisés contre les oiseaux. Une fois calmé, son mari lui aurait alors demandé de lui enseigner cette connaissance et ils mirent au point le silat. Une autre légende cette fois ci donne la part belle à un jeune homme qui se serait inspiré d'une fleur prise dans une chute d'eau. Selon cette légende, l'homme fut surpris de constater que la fleur ne fut pas écrasée par l'eau, mais au contraire, refaisait toujours surface grâce au courant. Ceci lui aurait donné l'idée de créer un système de combat basé sur la contre-

attaque. Ce ne sont là que quelques-unes des légendes les plus connues.

Si de nombreuses prémices d'arts martiaux ont dû sans nul doute émerger un peu partout dans le monde malais, il semblerait que ces derniers aient émergé principalement sur l'île de Java et de Sumatra. Et l'on peut attester la présence de techniques martiales à partir du VIIIème siècle grâce à des gravures présentes sur le temple de Borobudur se trouvant dans le centre de l'île de Java.

Origines malaises et continentales

Si la majorité des sources semble reconnaître l'Indonésie comme étant la source du silat, il semblerait tout de même que selon d'autres théories, il faille plutôt regarder soit du côté de la Malaisie dans son ensemble, soit du côté de la Malaisie au sens plus strict.

Pour ce qui est de la Malaisie au sens large, cette théorie avance le fait que le silat se serait plus ou moins développé dans tout le monde malais de manière plus ou moins indépendante en s'enrichissant des nombreux conflits entre les villages peuplant les milliers d'îles de cette région du monde. Le silat se serait aussi parallèlement enrichi de mouvements issus d'animaux. A noter que cette théorie ne semble pas incompatible avec celle des origines indonésiennes de l'art.

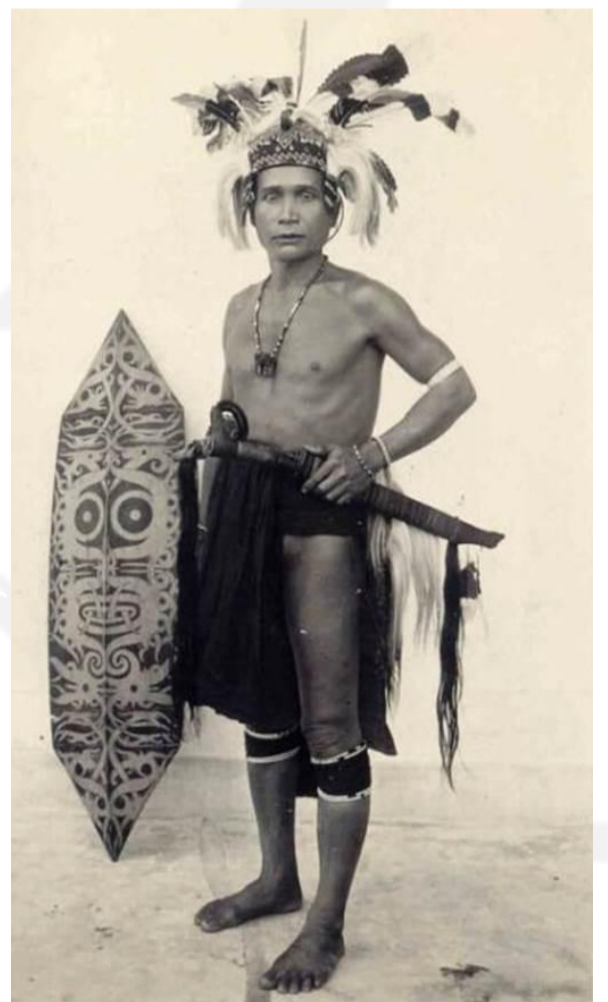
On trouve cependant d'autres théories affirmant que les origines du silat seraient continentales ou malaises. En ce sens, le peuple cham qui serait issu de Bornéo est, pour certains, à l'origine du silat. L'un des arguments souvent avancé à ce sujet, est que ce peuple serait celui ayant créé les premiers kriss, l'une des armes emblématiques du silat, il y a 2000 ans. Pour d'autres, les pratiques martiales malaises auraient très tôt été fortement influencées par celles issues de l'Inde et de la Chine au point qu'elles pourraient en grande partie en être issues.

On peut enfin citer une dernière théorie voulant que le melayu silat fut créé dans l'archipel de Riau qui, s'il appartient aujourd'hui à l'Indonésie, est proche de la partie péninsulaire de la Malaisie.

Si de nombreuses prémices d'arts martiaux ont dû sans nul doute émerger un peu partout dans le monde malais, il semblerait que ces derniers aient émergé principalement sur l'île de Java et de Sumatra.



Temple de Borobudur



Ancien guerrier de bornéo



Guerrier Sasak d'Indonésie



Guerrier Nias d'Indonésie

Guerriers de Java
et de Brunei.



Le développement de l'art martial indonésien

La période pré-coloniale

Les premiers développements du silat sont assez mystérieux et il est difficile de savoir à quoi ils pouvaient ressembler. En revanche, l'Indonésie ayant eu de nombreux contacts avec la Chine et l'Inde assez tôt dans son histoire, il semblerait que le silat fut plus ou moins fortement influencé par les arts martiaux de ces deux pays. Pour appuyer ce fait, on avance souvent le fait que de nombreuses armes utilisées dans le silat sont justement originaires de ces deux pays. Ces influences seraient d'abord passées par la partie péninsulaire de la Malaisie avant de se diffuser dans l'ensemble du monde malais. Cette transmission se serait faite par le biais de transferts de population lors d'échanges commerciaux, mais aussi, selon certaines théories, lors de l'arrivée en Indonésie de prêtres et moines bouddhistes et hindous. Ce transfert ne fut cependant pas toujours pacifique et certaines cités Etats composant l'Indonésie auraient été en conflit avec certains royaumes d'Inde. On peut par exemple citer la cité Etat de Srivijaya qui sera vaincue au XIIIème siècle par l'Etat de Cholas du sud de l'Inde. Ces conflits furent certainement une occasion pour les peuples malais d'en apprendre plus sur les techniques martiales venues d'Inde.

Il semble cependant qu'il aurait vraiment fallu attendre le Xème siècle pour que le silat aurait commencé à se structurer, du moins sur l'île de Java et peut être celle de Sumatra. Il faudra cependant attendre le XIIIème siècle pour que la discipline prenne une ampleur sans précédent. Cette époque verra l'émergence de l'empire Majapahit (1292-1478). Cet empire fut l'un des premiers à avoir pris le contrôle soit directement, soit par le biais d'Etats vassaux de presque tout le territoire que recouvre l'Indonésie ainsi que d'une part importante du territoire de la Malaisie actuelle. Cette période

est encore aujourd'hui considérée comme l'âge d'or du silat. Il semblerait qu'à cette époque le silat était devenu une discipline réservée uniquement à la royauté, la noblesse et aux soldats. Cette affirmation serait cependant pour certains à nuancer. En effet, l'enseignement du silat à cette époque aurait pu être moins élitiste qu'il n'y paraît, cependant, les techniques avancées, quant à elles, auraient été réservées à la seule noblesse.

Ce serait aussi à partir du XIIIème siècle que le silat commença sous sa forme codifiée à vraiment se diffuser hors de son territoire d'origine. Ainsi, la discipline se diffusa non seulement dans les territoires contrôlés par l'empire Majapahit, mais par la suite, l'exode de certaines populations amènera cet art dans le sud d'Etats continentaux comme la Thaïlande et le Vietnam.

Un autre point important du développement du silat semble être son lien avec l'Islam. Si tous les styles ne sont pas liés à cette religion, plusieurs semblent s'être développés autour de cette dernière bien que l'on ne sache pas réellement de quand date cette unification. Pour ce qui est de l'arrivée de l'Islam dans le monde malais, les choses sont assez incertaines mais cette croyance est arrivée via les nombreux échanges commerciaux qu'entretenaient les îles de l'archipel qui étaient sur ce que l'on appelle parfois la route maritime de la soie. Pour appuyer ceci, il semblerait que la religion était principalement présente dans les zones portuaires. Pour ce qui est de son arrivée dans le monde malais, il semble qu'elle se soit vraiment implantée dans la Malaisie et Sumatra à partir de la fin du XIIIème siècle et du début du XIVème siècle bien que l'on en trouverait des traces dès le VIIIème siècle. Pour ce qui est de son arrivée en Indonésie et plus particulièrement sur l'île de Java, si on trouve des tombes musulmanes datant de la fin du XIIIème

A cette époque, il semble tout de même que l'archipel fut contesté par plusieurs puissances européennes dont le Portugal, l'Angleterre, mais surtout les Pays-Bas.

siècle, elle aurait mis plus de temps à atteindre les sphères dirigeantes. Quoiqu'il en soit, la religion aura une grande influence dans le développement de certains styles de silat.

L'arrivée des occidentaux et la colonisation

C'est à partir de la fin du XVIème siècle que l'Indonésie et la Malaisie commencèrent à avoir des contacts avec de nombreux marchands occidentaux venus à la recherche d'épices. A cette époque, il semble tout de même que l'archipel fut contesté par plusieurs puissances européennes dont le Portugal, l'Angleterre, mais surtout les Pays-Bas. Si dans certains cas les choses se seraient plus ou moins bien passées, dans d'autres, les puissances coloniales tentèrent de prendre par la force des parties du territoire comme avec la prise de Malacca par le Portugal. Les portugais ayant constaté l'efficacité du silat au combat, ils auraient alors choisi d'interdire la discipline et de pourchasser tous ceux qui la pratiquaient.

Pour ce qui est de l'Indonésie, ce seront principalement des marchands néerlandais qui y établiront plusieurs comptoirs. A noter qu'au XVIème siècle ce ne sont pas les Pays-Bas en eux-mêmes qui prendront le territoire mais plus exactement la Vereenigde Oost-Indische Compagnie (VOC) ou Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales. Cette dernière prit de plus en plus de pouvoir dans la région, et si elle avait à l'origine un but commercial, dans le but d'obtenir le monopole, elle se comporta de plus en plus comme une puissance coloniale. C'est ainsi qu'au fil de son évolution, elle se dotera de sa propre armée, bâtira des bastions et obtint des Pays-Bas le droit de battre sa propre monnaie et de nommer des gouverneurs. Ainsi, la compagnie étendit son territoire notamment sur l'île de Java par la force. A partir du XVIIème siècle commença un début de «métissage» les colons néerlandais ayant des enfants avec les populations locales, enfants qui seront par la suite nommés « indos ». Fait intéressant, bien qu'un grand nombre de ces enfants soient nés hors mariage, ils seront parfois reconnus comme européens. On ne sait pas vraiment quel fut le sort réservé au silat durant cette époque, du moins en Indonésie. Cependant, il

devait certainement être très mal vu et combattu du fait qu'il aurait été utilisé lors de nombreuses révoltes contre l'envahisseur néerlandais. D'ailleurs, à partir du XVIIIème siècle se serait développé au sein des colonies tout un mouvement prenant parfois le nom de jago, warok ou encore jawara. Il s'agissait en fait de maîtres de silat que l'on compare parfois à Robin des Bois puisqu'ils volaient aux riches et notamment aux riches autochtones pour les punir d'avoir participé à l'avilissement du pays.

Pour ce qui est de la prise de contrôle direct de l'Indonésie par les Pays-Bas, cette dernière commença officiellement en 1800. A noter que c'est en 1824, via le traité de Londres, que les Pays-Bas cédèrent une part de leurs colonies aux anglais ce qui divisera le monde malais en deux parties qui deviendront la Malaisie et l'Indonésie. L'époque coloniale aura une grande influence sur le développement du pencak silat. D'une part, sa pratique, jugée dangereuse, fut interdite ce qui aurait entre autres eu pour conséquence que le pencak silat se serait dans certains cas caché derrière une forme de danse appelée bunga. Un autre facteur de développement de la pratique martiale à cette époque est son enrichissement grâce aux arts martiaux chinois. En effet, la VOC puis les autorités coloniales firent venir de la main d'œuvre originaire de Chine qui apporta avec elle sa culture et ses pratiques martiales. A ce titre, il semblerait que ce soient les arts martiaux du sud de la Chine, et plus particulièrement certains qui auraient été pratiqués dans la province du Fujian, qui aient eu une grande influence sur le pencak silat. Ceci se base sur le fait que l'on dit que c'est le kung fu qui aurait influencé le pencak silat, or, ce terme sert à désigner les arts martiaux chinois et est propre à la province du Fujian. Il est cependant possible que le terme kung fu fut simplement utilisé dans le monde malais pour désigner l'ensemble des arts martiaux chinois importés. A noter que durant cette époque, même si la vie dans les colonies était très dure pour les autochtones, plusieurs indos eurent l'opportunité de recevoir une haute éducation en Europe où ils découvrirent des notions comme la liberté et l'auto-détermination des peuples. Une minorité de ces indos utilisèrent ce savoir pour militer en faveur de



Garde du sultan de Jogjakarta en 1880



*Guerrier Moro d'Indonésie
(photo du début du XXème siècle)*



l'indépendance de l'Indonésie jusqu'à sa libération.

Parallèlement à cela, le Royaume-Uni prit le contrôle de la partie péninsulaire de l'Inde au cours du XVIIIème siècle et, comme il le fit en Inde interdit la pratique des arts martiaux. Le melayu silat ne disparut pas pour autant mais devient une pratique secrète qui s'adapta à sa nouvelle situation en développant le travail de nouvelles armes comme le bâton long en bambou. Le maniement de cette arme aurait d'ailleurs été fortement influencé par le silambam, un art martial d'origine indienne du sud.

La période poste coloniale

C'est suite à la libération du pays après la seconde guerre mondiale, que le silat put enfin revenir sur le devant de la scène. Il semblerait d'ailleurs que c'est dans un esprit de promotion du nationalisme et de la culture malaise, que le pencak silat se soit vraiment structuré et qu'il commença à ressembler à ce que l'on connaît aujourd'hui. C'est ainsi qu'en 1946 sera créé en Indonésie la première organisation visant à organiser la discipline, la Ikatan Pencak Silat Seluruh Indonesia (IPSSI). Ce serait d'ailleurs à cette occasion que le terme pencak silat aurait été créé en utilisant deux termes désignant les arts martiaux indonésiens. Cependant, le nom de l'organisation semblant inadapné à cause du terme Seluruh, l'association sera renommée Ikatan Pencak Silat

Indonesia en 1948, date que l'on retient souvent à tort comme celle de la création du terme pencak silat. Ce n'est que deux ans plus tard que le gouvernement de la République d'Indonésie reconnut le pencak silat comme sport national.

Cette volonté d'organiser la discipline autour d'un organe institutionnel ne sera pas seulement propre à l'Indonésie et on verra par exemple apparaitre la Persatuan Silat Kebangsaan Malaysia en Malaisie, la Persatuan Silat Singapore à Singapour et la Persatuan Silat Darussalam à Brunei. Il faudra cependant attendre les années 1980 pour que soit fondée la première organisation internationale de pencak silat qui prendra le nom de Persekutuan Pencak Silat Antara Bangsa.

Pour ce qui est de l'exportation de la discipline, cette dernière se répandit très tôt dans les Pays Bas. En effet, suite à la seconde guerre mondiale et à la proclamation de l'indépendance de l'Indonésie, de nombreux indos émigrèrent vers les Pays-Bas emportant avec eux leur culture et leurs pratiques martiales. Ce seront aussi plusieurs de ces indos qui importèrent l'art martial aux Etats Unis. Il faudra attendre 1978 pour que la pratique martiale arrive finalement en France grâce à Tuan Raban.

Autour du poing

Origines et légitimité

Lorsque l'on regarde l'histoire des textes présentant les grandes caractéristiques d'arts martiaux et autres pratiques martiales, et à plus forte raison celles qui sont accessibles au plus grand nombre, on constate généralement que les points qui sont généralement les plus développés sont le plus souvent les origines de la discipline et sa pratique actuelle.

Ce qui peut dans un premier temps étonner concernant les origines de la discipline est que c'est souvent le point le plus développé de son histoire au point que dans ces articles la majorité du développement de cette dernière soit parfois complètement éludée. On pourrait se demander pourquoi donner une telle importance à des faits qui bien souvent sont admis comme étant des théories et/ou des légendes et qui sont souvent bien moins certains que l'histoire moderne de la discipline. Parmi les nombreuses raisons possibles, on peut trouver deux grandes raisons : le folklore c'est-à-dire le maintien de la culture de l'art martial, mais aussi et surtout un argument de légitimation. L'idée d'utiliser les origines comme argument de légitimation, c'est-à-dire comme outil permettant de faire la promotion de la discipline peut prendre plusieurs formes.

Une origine divine : cet argument est développé dans de nombreuses théories. Bien qu'il ne soit vraisemblablement plus aujourd'hui un argument de poids pour la promotion d'une discipline, une des idées que cette origine divine sous-tend est celle de la supériorité de l'art et/ou de son fondateur «mortel» sur celle des autres pratiques martiales.

L'ancienneté : l'argument de l'ancienneté est souvent utilisé de manière plus ou moins consciente pour jeter une poussière vénérable sur la discipline lui donnant une aura toute particulière. L'idée que cela soulève souvent implicitement est que si la pratique a survécu si longtemps c'est qu'elle est efficace.

Le rattachement à une discipline connue : l'argument est ici souvent utilisé pour des arts martiaux plus récents s'attirant l'aura de pratiques martiales soit plus connues soit plus anciennes. L'idée est que, si mon art martial est issu d'une pratique efficace et/ou ancienne, il est lui aussi efficace. L'exemple le plus flagrant est ici le rattachement de très nombreux arts martiaux chinois au Temple Shaolin ce qui a donné lieu à l'idée que « tous les arts martiaux sous le ciel viennent de Shaolin. ».

Ce ne sont là que quelques exemples, mais de manière générale, ces derniers illustrent un point très important qui est une vision déformée de l'histoire des arts martiaux voulant que : « si un art martial a été efficace par le passé, il l'est encore aujourd'hui ». Bien entendu l'étude des origines d'une discipline est un sujet très intéressant et à ne pas négliger, mais il faut tout de même garder en tête qu'une discipline martiale est une création humaine qui a évolué au fil du temps et des maîtres qui l'on transmise. Ce n'est pas parce qu'une discipline a des origines glorieuses ou qu'elle fut réputée efficace au cours de son histoire que c'est encore le cas aujourd'hui. Un autre point à garder en tête est que l'utilisation des origines comme outil légitimant n'est selon toute vraisemblance pas une dérive récente, mais au contraire semble avoir été aussi utilisée par le passé à des fins similaires.





Panthéon martial

Choi Hong Hi

En 1949, promu colonel, le jeune Choi Hong Hi sera assigné aux Etats-Unis où il profita de l'occasion pour mieux faire connaître son art martial dans ce pays. Quelques années plus tard, il deviendra général de brigade puis chef d'Etat-major du 1er corps d'infanterie sud-coréenne. Il participera notamment à partir de 1953 à la guerre de Corée. Au fil de ses diverses affectations et de son enseignement, ses techniques se peaufinèrent et il fit la connaissance de Nam Tae Hi avec qui il fondera en 1954 l'école Oh Do Kwan qui deviendra le taekwondo.

Choi Hong Hi

Si de nombreux artistes martiaux ont eu une vie et une histoire pleines d'aventures plus ou moins extraordinaires, plus rares sont ceux à avoir eu une existence vraiment troublée. Choi Hong Hi fait partie de ces hommes, qui, malgré une époque difficile ont réussi à accomplir des choses extraordinaires et a, en une seule génération, créé un art martial qui sera pratiqué au niveau mondial de leur vivant.

Des débuts difficiles

Une enfance tourmentée

Avant toute chose, il faut savoir qu'à l'époque où est né le jeune Choi Hong Hi, la Corée, alors non-divisée, vivait une période difficile. En effet, à la naissance du jeune Choi, la Corée était déjà sous domination japonaise depuis près de treize ans. Durant ces treize ans le peuple coréen est affamé, opprimé et méprisé et ses ressources naturelles et culturelles furent pillées par l'envahisseur japonais. Parallèlement à ça, le gouvernement japonais essaya très tôt d'inculquer les valeurs japonaises aux coréens et à brimer tout sentiment de nationalité coréenne. Ainsi, il prit en main l'éducation dans les écoles élémentaires, développa l'économie du pays et reprima les rares pratiques martiales subsistant à cette époque en Corée. De plus, durant toute la période d'occupation de la Corée, de nombreuses écoles de karaté, de judo et de kendo, ouvrirent sur le territoire occupé. Face à cela, de nombreux coréens s'organisèrent en milices de résistance, alors que d'autres fuyaient vers la Manchourie.

C'est dans cette période difficile que naquit le 9 Novembre 1918, Choi Hong Hi à Hwa Dae dans le district de Myong Chun situé dans l'actuelle Corée du Nord. Enfant, celui qui fonderait le taekwon-do était particulièrement chétif et maladif ce qui causa beaucoup d'ennui à ses parents. Ayant un tempérament très prononcé et ayant grandi dans une famille fortement opposée aux japonais, son comportement ne tardera pas à lui causer des ennuis. Ainsi, alors qu'il n'avait que douze ans, il sera renvoyé de son école en raison de sa position de leader d'un mouvement contestataire.

Son père l'envoya alors étudier auprès

de Maître Han, un des maîtres de calligraphie les plus renommés du pays. Ce serait auprès de lui qu'il aurait appris la pratique du Taekkyon. Maître Han lui aurait enseigné car il s'inquiétait de son état de faiblesse. Certaines personnes remettent en cause qu'il étudia le taekkyon, et il est vrai que cette pratique martiale était non seulement réprimée à l'époque mais de plus elle n'était guère plus qu'un jeu sportif sans réelle saveur martiale. Il se peut donc que l'influence de cet enseignement du taekkyon sur le développement du taekwon-do soit mineure (du moins en ce qui concerne Choi Hong Hi). Quoiqu'il en soit, le jeune Choi étudia près de sept ans auprès de son maître de calligraphie.

Péripéties au Japon et en Corée

A la fin de sa formation, il émit le souhait d'étudier la culture, les lois et la science occidentale. Sur le conseil de plusieurs de ses amis, il se rendit au Japon où il commença l'étude des arts martiaux. A ce sujet, le maître, lors d'une interview a confessé que son départ vers le Japon fut des plus mouvementés et qu'il sut à l'époque qu'il ne pourrait pas rentrer chez lui sans apprendre à se défendre. Ce point important permet de comprendre qu'aux yeux de Choi Hong Hi à cette époque s'il avait bien étudié le taekkyon, ce dernier ne devait pas avoir à ses yeux de valeur martiale. Toujours est-il qu'il sera amené sur les conseils d'un de ses amis à étudier le karaté auprès de nul autre que Gishin Funakoshi. Elève très doué et très travailleur, il mit moins de deux ans à obtenir son 1er dan et il commença à enseigner le karaté avec l'aide de l'un de ses amis du nom de Yoon Byung In alors qu'il préparait son 2nd dan.

Certaines personnes remettent en cause qu'il étudia le taekkyon, et il est vrai que cette pratique martiale était non seulement réprimée...





Le 20 octobre 1943, comme de nombreux coréens, il sera enrôlé de force dans l'armée japonaise. Il sera envoyé à Seoul pour recevoir un entraînement militaire puis envoyé en garnison. Il essaiera de s'enfuir vers la Manchourie avec une trentaine d'autres recrues mais sera rattrapé et condamné à sept années de prison. En prison, pour se maintenir en forme, il continua de pratiquer ce qu'il avait appris en karaté shotokan, et il est dit qu'il enseigna à quelques prisonniers et gardiens. Il est dit que peu à peu, toute la prison se changea peu à peu en un grand centre d'entraînement, mais cela reste peu probable. Il est aussi possible que ce

soit à ce moment qu'il ait décidé de mettre en relation ses connaissances de taekkyon notamment en ce qui concerne le jeu de jambes et ses compétences en karaté, mais rien n'est moins sûr.

La libération de la Corée le 15 août 1945 lui sauvera la vie, car après réexamen de son dossier, il aura été condamné à être exécuté le 18 août 1945. A sa sortie de prison il s'engagea dans l'armée coréenne.



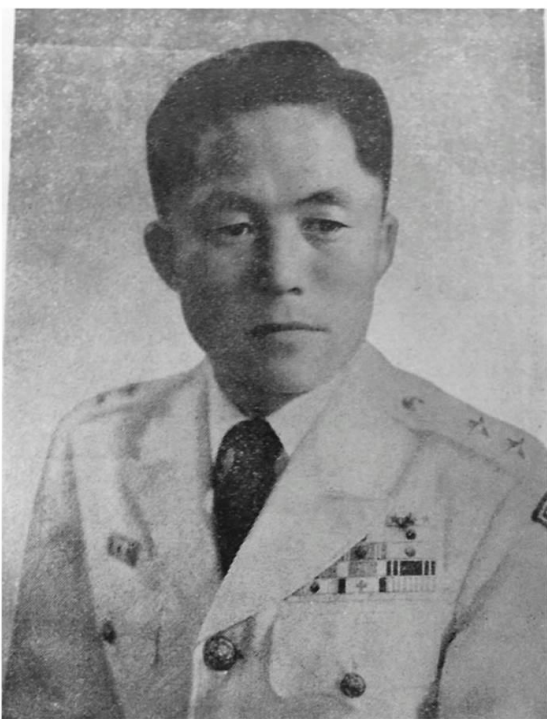
L'émergence d'un maître à l'art rayonnant

Une carrière militaire au service de son art

Le premier poste occupé par Choi Hong Hi dans l'armée fut celui de commandant dans une compagnie située à Gwangju. Le jeune commandant profita de cette opportunité pour enseigner son art martial aux troupes stationnées dans la ville. L'armée américaine étant très présente en Corée depuis sa libération, eurent ainsi une première approche de cette discipline qu'elle surnomma le karaté coréen. Le jeune maître d'arts martiaux gravit rapidement les échelons de l'armée et sera très vite promu major et réaffecté à Séoul en tant que chef logistique. A cette occasion, il enseigna le taekwondo à la police militaire des Etats-Unis stationnée dans la ville. Cette ouverture de son enseignement envers les Occidentaux est certainement l'une des clefs pour comprendre le succès que connaîtra par la suite le taekwon-do. En effet, nombre de soldats américains obtinrent un niveau élevé et enseignèrent à leur tour le taekwon-do à leur retour aux Etats-Unis.

En 1949, promu colonel, le jeune Choi Hong Hi sera assigné aux Etats-Unis où il profita de l'occasion pour mieux faire connaître son art martial dans ce pays. Quelques années plus tard, il deviendra général de brigade puis chef d'Etat-major du 1er corps d'infanterie sud-coréenne. Il participera notamment à partir de 1953 à la guerre de Corée. Au fil de ses diverses affectations et de son enseignement, ses techniques se peaufinèrent et il fit la connaissance de Nam Tae Hi avec qui il fondera en 1954 l'école Oh Do Kwan qui deviendra le taekwondo. Il est important de savoir que Nam Tae Hi était un pratiquant chevronné de taekkyon et nombre de personnes considèrent que c'est de lui que provient l'influence du taekkyon sur le taekwondo. C'est durant cette même année qu'il obtiendra le grade de général.

Dans les années 1953 à 1955, le général Choi Hong Hi décida de réunir les nombreuses écoles pratiquantes des arts martiaux, proches du taekwon-do, c'est-à-dire, les anciennes écoles de karaté s'étaient coréanisées. Certains avancent



著者近影



cependant que ces événements n'eurent lieu que pendant l'année 1955. Ils cherchèrent à mettre un nom sur la pratique initiée par le général Choi. D'un côté, le fondateur du taekwon-do souhaitait garder ce nom, et de l'autre, nombre de maîtres souhaitaient le nom de Tang Soo. Dans un premier temps, le terme Taesodo fut choisi pour concilier les deux partis. Malgré cela, il réussit à imposer le terme taekwondo selon certaines sources dès 1955, et selon d'autres, à partir de 1961.

L'ascension fulgurante du taekwondo S'il est un point qui est marquant chez Choi Hong Hi, c'est qu'il a réussi de son vivant, non-seulement à créer un art martial, mais aussi à le diffuser au niveau mondial. Pour ce faire, dès 1959, le général Choi qui sera nommé président de la Fédération Coréenne de Taekwon-do enverra ses meilleurs élèves faire de nombreuses démonstrations dans divers pays d'Extrême-Orient. C'est aussi durant cette année que le fondateur du taekwon-do publiera le premier ouvrage sur le sujet. Une année plus tard, le général Choi se rend aux Etats-Unis, et plus précisément à San-Antonio où il retrouve ses élèves les enjoignant de ne plus qualifier leur art comme du karaté coréen mais comme du taekwon-do.

Dans les années qui suivirent, il permit grâce à des démonstrations et à l'envoi de certains de ses élèves de former de nombreuses écoles de taekwon-do. En 1962, nommé ambassadeur en Malaisien il fonde l'Association Malaise de Taekwondo. Durant cette année, il fera aussi des démonstrations devant les Nations-Unies. En 1964, il enseignera au Vietnam. En 1965, il vient présenter le taekwondo en République Fédérale Allemande, en République Arabe Unie, en Italie, en Turquie, en Malaisie et à Singapour. Dans chacun de ces pays il permit la création d'une association pour promouvoir le taekwondo. C'est durant cette même année avec les fédérations de taekwondo de l'Allemagne, de la Corée, des Etats-

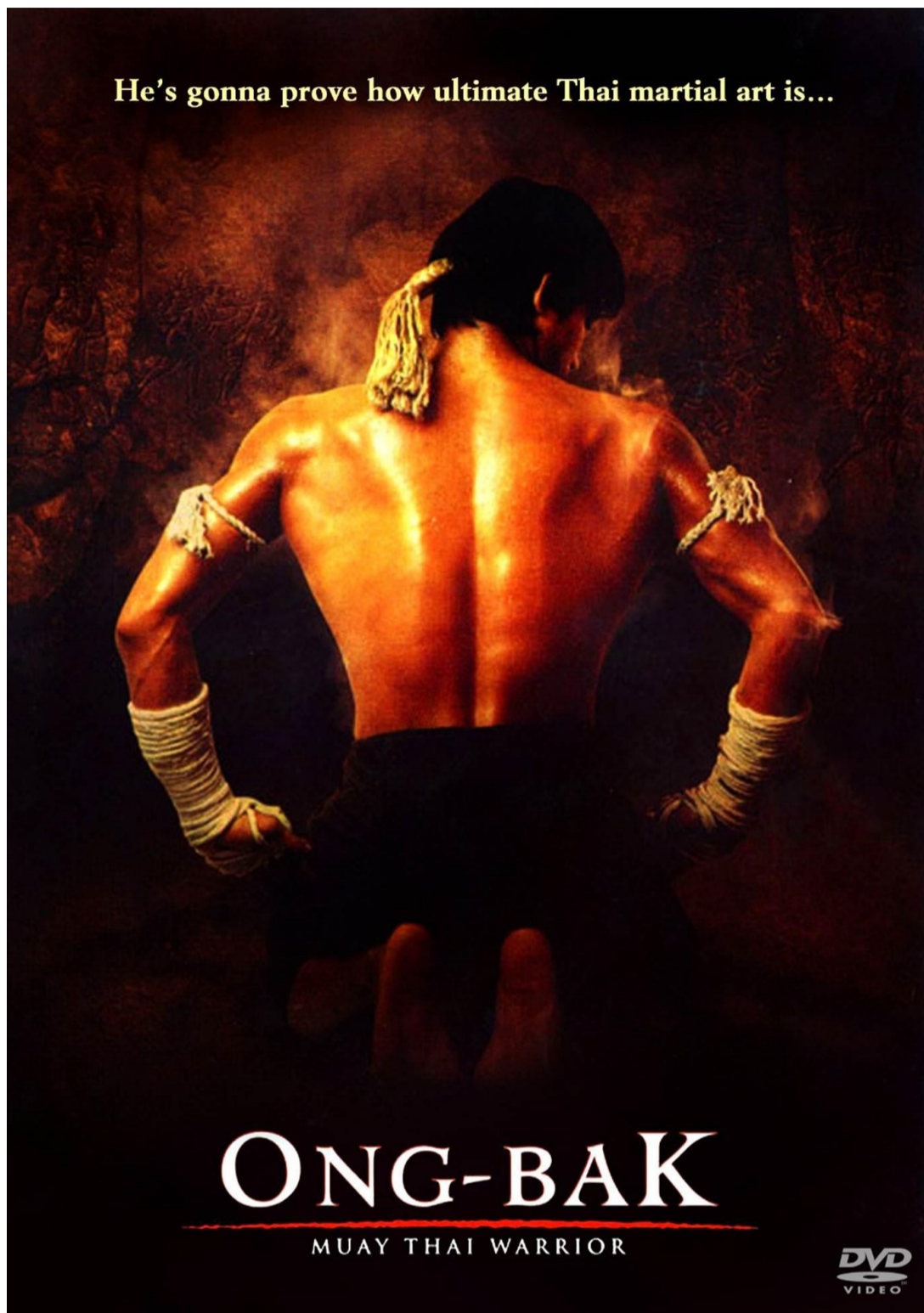
Unis, d'Italie, de Malaisie, de la République Arabe Unie, de Singapour, de la Turquie et du Vietnam qu'il fonde l'ITF (la Fédération Internationale de Taekwon-do). En 1967, il permit la création d'association pour la promotion du taekwon-do au Vietnam et à Hong-Kong. L'année 1967, marquera aussi sa rencontre avec Masutatsu Oyama, fondateur du karaté Kyokushinkai, le général proposa à ce dernier d'intégrer le curriculum technique de l'ITF à son enseignement du karaté, proposition qui fut refusée. En 1968, le maître vint présenter son art en Belgique, France, Canada, Espagne, Inde et Pays-Bas.

Durant les années 70, il accentua ses efforts pour promouvoir le taekwon-do de l'ITF dans les pays occidentaux, et présenta le taekwondo dans plusieurs pays de l'Europe de l'est, de l'Afrique et d'Amérique du Sud. En 1974, maître Choi Hong Hi réalisa son rêve en réussissant à organiser le premier championnat mondial de Taekwon-do ITF. A l'approche des années 1980, il avait pour ainsi dire présenté son art martial dans une grande partie de la surface du globe. En 1980, il ira même faire une démonstration en Corée du Nord.

Le développement du taekwon-do ITF ne fut cependant pas si simple car en 1971, le général Choi est contraint de s'exiler au Canada et d'y réinstaller le siège de l'ITF. Il semble qu'il y ait deux raisons avancées par le général à ce choix, le premier était la peur du gouvernement en place dont Choi Hong Hi était un opposant notoire. La seconde est qu'il voulait éviter la mainmise du gouvernement coréen par le biais de la Fédération Coréenne de Taekwondo sur l'ITF.

Il décèdera le 15 juin 2002 en Corée du Nord d'un cancer de l'estomac laissant derrière lui l'un des arts martiaux les plus connus au monde.





Synopsis

"L'histoire du jeune Ting originaire du village de Nong Pradu adepte du Muay Thai et à qui les villageois ont confié la tâche de retrouver la tête de la statuette de bouddha (Ong-Bak) qui leur a été dérobée. Ting va découvrir que c'est une mafia qui est responsable du vol de la tête d'Ong-Bak et à laquelle il sera confronté. Il devra également se défendre contre les voyous de la ville et autres opposants. Action, cascades et courses poursuites vont désormais guider sa quête."

Pour ceux d'entre vous qui ne s'intéressaient pas aux films d'arts martiaux dans les années 2000, vous avez peut-être raté ce film qui, à l'époque, a fait grand bruit. Ong bak est sans conteste l'un des films d'arts martiaux de cette époque qui a marqué toute une génération de pratiquants et qui a eu le mérite de faire beaucoup de publicité aux arts martiaux thaïlandais et plus particulièrement au muay thaï. Il fut pour beaucoup une découverte de cette discipline jusque là assez mal connue du grand public et est devenu un film culte du cinéma d'arts martiaux.

Pour ce qui est du film en lui-même, si je l'ai beaucoup apprécié la première fois que je l'ai vu, force est de constater qu'avec un peu de recul il accuse tout de même quelques défauts le principal étant le jeu d'acteur des protagonistes secondaires souvent très moyen voire parfois assez mauvais. Ce point est d'autant plus marquant que les personnages sont très caricaturaux et pour la plupart sans profondeur. Autre défaut du film, le scénario est assez simpliste, ce qui sur un film de presque deux heures, laisse planer quelques longueurs.

« Ong bak » n'est cependant pas malgré ces défauts un mauvais film, et il possède aussi quelques qualités la première étant les scènes de combats qui sont particulièrement bien chorégraphiées même si pour le coup le montage de ces dernières (et notamment le fait de répéter une même action sous un angle différent) peut hacher un peu le rythme. Malgré cela les combats restent très plaisants à regarder et, fait notable, ils sont pour ainsi dire tous de très bonne qualité. Autre point positif les scènes plus humoristiques apportent un peu de légèreté à l'ambiance générale très violente du film.

Au final « ong bak » est un bon film d'action qu'il faudrait regarder malgré ces quelques défauts. Il conviendra parfaitement aux amateurs d'actions et de combats de haut vol.

Piliers martiaux

L'efficacité des projections

Avec l'évolution sportive de certains arts martiaux, il est juste de se demander si ceux-ci peuvent toujours être efficaces en situation réelle et donc de s'interroger sur leur degré d'efficacité. Parmi les arts martiaux ayant eu une évolution compétitive il y a le Judo qui représente, pour la majorité des pratiquants et pour toute discipline confondue, probablement le moins martial des arts de combat, tant celui-ci a été dénaturé par sa forme sportive et compétitive.

Vision d'hier et d'aujourd'hui

Autrefois le Judo était non seulement reconnu comme une science dans l'art de projeter, avec l'apparition de nouvelles techniques, mais aussi comme une révolution dans la méthode d'apprentissage des techniques de combat. En effet, dans cette méthode mise au point par Maître Jigoro Kano, l'élève de ne se contentait plus d'imiter le professeur dans la technique, mais on lui expliquait clairement les notions de celle-ci afin que celui-ci puisse la reproduire le plus fidèlement possible en un minimum de temps.

De même, la notion de combat (randori) était différente. Le but n'était pas de gagner toujours avec la même technique, mais d'expérimenter de nouvelles choses à chaque fois (quitte à être projeté), de créer et d'innover afin de devenir toujours plus efficace. La technique devait être entamée dès qu'il y avait saisie d'une partie du Judogi de l'adversaire, on recherchait pour cela l'explosivité dans l'action car le peu de règles de l'époque (seules les frappes étaient interdites mais les combattants devaient toujours garder conscience de ce risque) ne laissait pas de place à l'imprécision et l'on ne pouvait en

Notion de base

Pour effectuer efficacement une projection en combat il est important de prendre en considération certains critères et de les travailler. Mais avant tout, il faut faire abstraction de tout ce que vous pensez connaître ou avoir vu sur eux et de ne plus tenir compte des références actuelles et de ce que l'on voit, notamment en Judo.

Tout d'abord il faut savoir qu'une projection s'effectue uniquement après un mouvement de l'adversaire, puisque

aucun cas « jouer » sur les règlements... Tout comme cela ne se faisait jamais de refuser un adversaire plus lourd ou plus grand que soi, au contraire cela représentait un défi...

Aujourd'hui le Judo est plus apparenté à un sport de lutte avec des règlements de plus en plus complexes qui inhibent la créativité et où l'on voit des pratiquants effectuer toujours les mêmes techniques en force. Ces règlements qui sont soit disant là pour protéger les pratiquants de techniques trop dangereuses (?) font tomber dans l'oubli de plus en plus de techniques ; avec récemment l'interdiction des attaques avec saisie au niveau des jambes, des techniques vont encore disparaître... Mais je ne m'étendrai pas sur cette polémique qui sort du cadre de cet article.

Quand on voit brièvement ce qu'est devenu le Judo il est légitime de se demander si les projections ont toujours leur place en arts martiaux et surtout si leur efficacité est garantie ou non dans le cadre d'une confrontation réelle.

mon but est d'utiliser sa force pour le projeter, et dans le sens de son action. Ainsi, si celui-ci me pousse je le projeterai vers son avant, et s'il me tire vers son arrière. A partir de ce moment-là, où l'adversaire entame son action, je peux initier ma technique en assurant tout d'abord mon propre équilibre tout en amplifiant l'action de celui-ci.

Ensuite, dès que l'on saisit l'adversaire avec l'intention de le projeter, l'action part immédiatement, comme s'il

A propos de l'auteur



Loïc Blanchetête a pratiqué les arts martiaux et plus particulièrement l'aspect traditionnel du judo ainsi que le jujutsu. Membre du FIPAM (Fond International pour la Préservation des Arts Martiaux), il est

entre autre l'auteur des livres « Judo les techniques oubliées », « Judo Okuden, les secrets de l'efficacité » et « Kage Judo, application martiale du Judo »





s'agissait d'un coup de poing, avec explosivité. A ce moment précis je sais déjà comment je vais faire chuter mon adversaire en fonction de la situation (position, obstacles...) et du temps imparti à ma défense (présence de un ou plusieurs adversaires).

Projection « martiale »

Dans le sens du mouvement de l'adversaire : Subissant une attaque de mon adversaire, j'agis dans la même direction que son action en utilisant son mouvement d'inertie pour le projeter. J'accentue alors son déséquilibre en le tirant à moi et/ou en effectuant une pression de l'autre main. Ceci me permet un meilleur contrôle de celui-ci tout en lui infligeant une douleur qui me permettra de retarder son temps de réaction, ce qui facilitera alors ma technique.

Subissant une attaque de mon adversaire, j'agis dans la même direction que son action en utilisant son mouvement d'inertie pour le projeter.

Choisir la chute

En arts martiaux traditionnels, il est tout à fait possible de choisir le type de chute (Kake) que subira l'adversaire au moment où vous portez la technique. En effet, contrairement à ce qui est enseigné aujourd'hui, ces différents types de chute font la différence entre un art véritablement martial et un sport de combat. Par contre, lors d'une confrontation réelle, il vous appartient d'évaluer correctement le type de chute recherché en évitant au maximum les projections les plus dangereuses (tout comme le fait d'utiliser un Atemi sur un Kyusho mortel uniquement en dernier recours) :

Pour finaliser une projection on a le Kake « classique » (enseigné aujourd'hui) qui peut permettre à l'adversaire de reprendre éventuellement le combat, lorsqu'il n'y a pas de liaison debout/sol. Mais ils sont rapides à effectuer et permettent de passer rapidement d'un adversaire à un autre. Par contre, bien que l'on parle de Kake « classique », on ne retient pas l'adversaire dans la chute, on le lâche dès le début du Kake afin de pouvoir faire face le plus rapidement possible à une nouvelle attaque, sans se préoccuper de l'endroit et de la manière dont celui-ci chute. Le plus souvent, cette simple chute suffira pour dissuader un adversaire, qui ne sait pas chuter, de renouveler toute attaque.

Enfin, on choisit le type de chute que va subir l'adversaire (oui on peut !) en fonction de ces éléments.

En contre-sens du mouvement de l'adversaire : A présent je vais « entrer » dans la technique adverse en « brisant » sa force pour projeter celui-ci dans la direction opposée à son déplacement. Ce principe est surtout valable lorsque l'on agit au tout début de l'attaque adverse, jusqu'au moment où celui-ci lance véritablement son attaque, son corps n'ayant alors pas commencé à se déplacer

Sur le même principe, on retrouve le Kake « séché » qui nécessite parfois soit un mouvement supplémentaire des bras, pour faire arriver l'adversaire à plat sur le dos, soit un contretemps du à un retrait d'une partie du corps pour dégager l'axe idéal de chute. Le but ici est de couper le souffle de l'adversaire au moment du contact avec le sol (cette méthode, suivant la dureté du sol, peut même lui faire perdre connaissance). A rappeler qu'un individu ne sachant pas chuter n'a pas le réflexe de rentrer le menton lors d'une chute, ce qui a pour conséquence de faire entrer l'arrière de sa tête en contact avec le sol (choc plus ou moins violent suivant la situation) du fait d'un non contrôle de celle-ci.

Par contre, l'application de ce type de Kake nécessite souvent un temps supplémentaire par rapport à la méthode précédente (qui s'arrête au premier temps du Kake) puisque l'on doit garder un contrôle de l'adversaire jusqu'au deuxième temps du Kake (Le Kake est décomposé en trois temps : 1- l'adversaire décolle du sol; 2- la chute est en cours; 3- l'adversaire arrive en contact avec le sol) afin d'avoir un effet optimal. Par contre, ceci permettra de dissuader définitivement l'adversaire de toute nouvelle attaque (le temps notamment qu'il reprenne son souffle) voir même de le mettre K.O.

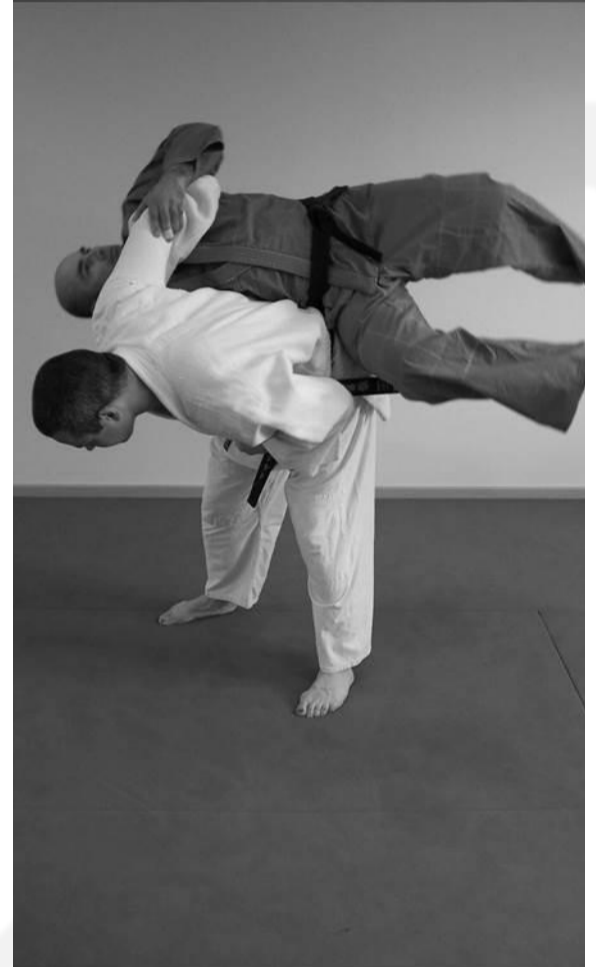
Ensuite, il y a le Kake sur le ventre qui s'utilise principalement avec les formes anciennes des techniques de projection (qui sont très rarement, voire plus du tout, enseignées...). Ce sont en effet les seules qui permettent à l'adversaire de faire une rotation suffisante pour arriver sur le ventre. Un autre avantage est que ces techniques permettent d'entrer directement dans l'attaque de l'adversaire, sans perte de temps.

Le fait de projeter l'adversaire sur le ventre permet non seulement de le désorienter, mais aussi de le contrôler aussitôt, sans craindre de coups de la part de celui-ci. Ce type de Kake sera surtout utilisé dans un but de contrôle de l'adversaire. En effet, une fois celui-ci au sol il nous sera facile d'appliquer une technique de contrôle, mais surtout le fait d'avoir un adversaire sur le ventre ouvre tous les points vitaux de son dos sans aucune possibilité de défense de sa part. Ce sont les formes modernes qui nous obligent à projeter sur le dos et à contrôler l'adversaire dans cette position, où celui-ci peut se

défendre à loisir contre nous. Car le fait de projeter un adversaire sur le ventre permettait, sur un champ de bataille, d'achever celui-ci avec un couteau (ou autre) sans que celui-ci ne puisse se défendre. Contrairement à ce que l'on nous fait croire via les compétitions (toutes disciplines confondues), la position sur le ventre est la plus vulnérable aux attaques adverses.

Enfin il est aussi possible d'effectuer un Kake sur les cervicales, technique qui ne devrait être jamais utilisée car la projection est alors définitive. Il s'agit d'une forme de Kake à utiliser avec réserve car une application réelle de ce type vous posera non seulement des problèmes avec vous-même, mais aussi d'un point de vue légal. Là encore se sont les formes anciennes de projections qui permettent le mieux d'arriver à cette finalité.

Loïc Blanchetête



Interview de Alain Hagopian



Pour ce numéro j'ai eu l'opportunité d'interviewer Alain Hagopian pratiquant émérite de karaté shotokaï (5ème dan), de kendo (7ème dan) et de dacheng quan.

Bonjour Alain Hagopian, avant tout je tenais à vous remercier de nous accorder un peu de votre temps. Pour commencer pourriez-vous vous présenter en quelques phrases ?

J'ai commencé la pratique des arts martiaux il y a 48 ans. Je suis professeur D.E. et j'enseigne en France et à l'étranger mais particulièrement à Marseille où se trouvent mes deux dojos, le Fudokan dojo et le Kura Dojo. De toutes ces années d'entraînement, j'ai obtenu les niveaux suivants : Kendo: Renshi 7è dan, Karaté do Shotokaï: 5ème dan FEKAMT, Da cheng chuan : Elève direct de Maître GUO Gui Zhi.

Qu'est-ce qui vous a fait commencer les arts martiaux ?

Dès mon adolescence j'avais un esprit très combatif et j'ai été très tôt attiré par les disciplines de combat. Le judo était assez connu mais le karaté restait assez confidentiel, alors j'ai voulu « voir » ce qu'était cette discipline présentée comme mystérieuse. J'ai donc franchi la porte du dojo du SMUC à Marseille et le virus l'a emporté ; depuis, je n'y ai jamais renoncé.

Parlez-nous de votre parcours dans le karaté.

J'ai commencé en 1968 avec l'un des pionniers du Karaté Marseillais Maître GUYETAND. Très rapidement j'ai eu la chance de rencontrer au cours d'un stage à Marseille HARADA senseï. J'ai suivi cette voie pendant dix ans en participant le plus souvent possible aux stages du senseï en France mais également en allant recevoir son enseignement à son dojo de Londres.

En 1979, après une période confuse dans le groupe Shotokaï de Harada senseï en France, j'ai rencontré Murakami senseï à Marseille lors d'un stage organisé par un ami karateka. J'ai beaucoup apprécié le senseï et sa pédagogie. Donc, logiquement, je me suis engagé auprès de lui comme

disciple jusqu'à son décès en janvier 1987.

Depuis, j'ai fait partie de l'un des groupes d'un ancien assistant du senseï Patrick Herbert, le KDSE (Karaté Do Shotokaï Europe). Maintenant je suis Expert référant auprès de la FEKAMT (Fédération Européenne de Karaté do et Arts Martiaux Traditionnels) dont j'ai le 5ème dan (grade le plus élevé en Shotokaï).

Pouvez-vous nous parler un peu plus en détail de ce qu'est le karaté shotokaï ?

Malgré son lien direct avec le fondateur car Shotokaï était le nom de l'association créée autour de Funakoshi ô senseï, le karaté do shotokaï est un karaté d'avant-garde qui a été développé par Egami senseï le successeur de O senseï au Shotokan Dojo.

L'entraînement d'Egami senseï sous la direction de Funakoshi ô senseï avait fait de lui un personnage physiquement puissant. Bien qu'il soit capable d'exploits surprenants, il n'était pas entièrement satisfait de son tsuki (coup de poing). Il décida de le comparer à celui de nombreuses autres personnes. Il en vint à la conclusion que les coups des karatekas n'étaient pas très efficaces.

Il réalisa alors que les karatekas (à commencer par lui-même) utilisaient la force physique seule en étant bien trop contractés : ils avaient la sensation d'être forts, parce qu'ils ressentaient la force à travers leurs bras contractés, mais la puissance alors retenue n'était pas complètement transmise quand ils exécutaient des techniques.

Egami senseï analysa ce phénomène. Il comprit alors que la puissance ne venait pas de la force physique, mais de la décontraction.

Techniquement, le style Shotokai vise à

Notre but n'est pas de remporter une quelconque victoire sportive Bien que respectueux pour ceux qui s'engagent dans cette voie nous ne cherchons la victoire que sur nous-mêmes...

des mouvements souples, fluides, rapides et puissants. Dans une première approche et pour parvenir à ce but il faut adopter des postures basses, se tenant de profil et effectuer des mouvements du corps amples dans nos déplacements. Ceci nous permet de rejeter la sensation de « contraction du corps » à condition de savoir ce que l'on fait (conscience du corps).

Cependant, on doit toujours garder présent à l'esprit que ce que nous faisons est un art martial, c'est-à-dire que ce doit être efficace pour ce qu'on doit faire.

Pour approfondir, ce « relâchement » permet d'avoir une influence sur la puissance des coups. En fait, le « relâchement » complet permet grâce à un entraînement approprié d'utiliser les muscles, les tendons voire même les os dans une compression unique pour obtenir un véritable kime. Avec un corps rigide l'on ne peut obtenir ce résultat, c'est la force explosive. Dans le Shotokai actuel, tous ne travaillent pas de cette manière, beaucoup ne suivent qu'un aspect externe et réducteur de la pratique : les positions trop basses (écrasées) et des frappes qui utilisent plus la poussée que l'explosivité.

Les katas suivent cette logique de travail. L'exécution est fluide comme le Kihon et le passage d'une technique à l'autre se fait sans à coup comme dans un échange réel.

La différence la plus importante avec les autres styles de Karaté réside dans le Kumité, la communication y est prépondérante. La meilleure façon d'éviter l'attaque d'un adversaire (dans un combat réel) serait de commencer à réagir au moment où ce dernier a l'intention de bouger. Cela fait partie de la notion d'irimi. Quand on travaille en ippon Kumité, nous devons toujours essayer de lire au plus profond de l'esprit de notre partenaire, essayer de ressentir cette harmonie subtile : il veut bouger, je suis prêt à bouger aussi.

Pour résumer nous n'avons pas une forme de kumité comme la compétition mais nous pourrions avec un peu de pratique nous y adapter.

L'essentiel pour nous étant de tout concentrer sur une frappe unique (ippon kumité).

La compétition n'existe pas en karaté do shotokai. Notre but n'est pas de remporter une quelconque victoire sportive Bien que respectueux pour ceux qui s'engagent dans cette voie nous ne cherchons la victoire que sur nous-mêmes au travers de la pratique sincère et sérieuse du Karaté do.

Il me semble que vous êtes aussi pratiquant de kendo, pourriez-vous nous parler de votre découverte de cet art et de votre parcours dans ce dernier.

J'ai vu pour la première fois du kendo lors d'un championnat de France de karaté à Paris où j'étais spectateur (à l'époque où Monsieur Dominique VALERA survolait le karaté Français). Bien plus tard, en 1979, plus de 10 ans après mes débuts en karaté j'ai découvert un dojo à Marseille où enseignait Pierre Vallicionni senseï, le pionnier du Kendo Marseillais. Après avoir assisté à un premier cours, j'ai décidé de commencer à le pratiquer. Le karaté étant apparemment une bonne formation pour les autres arts martiaux mes progrès furent rapides, et également comme pour le karaté je me suis investi complètement en participant au plus grand nombre de stages possibles. Le premier contact quotidien avec le kendo japonais a eu lieu suite à la venue à Marseille de Muriyama senseï, Expert de kendo et jeune chercheur japonais qui effectuait un stage professionnel dans notre ville. Plus tard, j'ai pris la succession de mon professeur. Grâce à la venue à Marseille d'un étudiant japonais de l'Université d'Education Physique d'Osaka, Hiroyuki SEITA senseï (aujourd'hui Kyoshi 8è dan) pendant 6 ans nous avons quotidiennement pratiqué sous sa direction.

Ensuite j'ai eu la chance de rencontrer son professeur Masao SAKUDO Senseï Hanshi 8è dan qui devint également mon professeur. Il y a eu beaucoup de séjours au Japon à l'Université d'Education Physique d'Osaka où enseignait Sakudo Senseï et également beaucoup de délégations japonaises qui sont venues à Marseille pour nous aider





Marseille pour nous aider à avancer dans notre kendo.

l'une des rares disciplines qui arrive à faire le pont entre le kendo ancien que nos anciens nous ont légué avec la pratique actuelle plus moderne et sportive (pratique en armure). Un exemple en est la pratique du kendo kata qui contient des techniques anciennes peu utilisées de nos jours en combat et des frappes adaptées pour le kendo moderne (adaptation du shinai et des frappes sur l'armure). Evidemment, l'étude du kata doit être sérieuse pour y lire tout ceci.



Le Fudokan Dojo est né en 1988 (Fudo étant le nom de calligraphe de Sakudo senseï). Evidemment le kendo français était riche en kendokas de valeur avec un grand senseï à la tête du CNK (Comité National de Kendo) Yoshimura senseï Kyoshi 8è dan. Grâce à Yoshimura senseï et aux anciens du kendo français de l'époque nous avons pu évoluer dans les régions. Avec toutes ces influences j'ai progressé régulièrement dans mon kendo en tant que pratiquant et compétiteur. En compétition, j'ai gagné tout ce qui peut être gagné en régional et au niveau national un titre de champion de France en équipe en 1991 avec le Fudokan. J'ai été victorieux ou médaillé dans plusieurs rencontres internationales (Coupe Méditerranéenne, Coupe du Consulat Général du Japon etc etc). J'ai également participé aux championnats du Monde en 1994 à Paris en goodwill (de 5è à 7è dan).

Le développement de la compétition particulièrement en Europe pourrait inquiéter quant aux risques de dérives que nous constatons dans d'autres disciplines martiales. Fort heureusement il y a au Japon un très grand nombre de senseï qui veillent à la transmission correcte du véritable kendo.

Je suis actuellement Renshi 7è dan.

L'exemple de cette rigueur se traduit jusque dans les examens qui se passent « shinai en mains » jusqu'au plus haut grade (8ème dan).

Le kendo est une discipline dont le nom et l'aspect extérieur parlent à beaucoup de pratiquants d'arts martiaux. Il est tantôt vu comme un simple sport, une forme d'escrime et tantôt comme une pratique méditative, quel est votre point de vue sur la question ?

Plus récemment vous vous êtes lancé dans l'étude du yi quan, pouvez-vous nous parler de votre découverte de cette discipline et de ce qu'elle vous a apporté ?

Le kendo, est un art martial traditionnel typiquement japonais. Le kendo fut développé et pratiqué pendant des siècles pour former le corps et l'esprit des pratiquants par le perfectionnement de diverses techniques (-jutsu) et l'apprentissage de certains principes (-dô). Cet art martial est un outil, dont l'objectif est de former la personnalité.

Le maître Wang Xiang Zhai en est le fondateur.

Certains arts martiaux, tel que le judo, ont connu une grande diffusion internationale et sont depuis devenus des sports, par convergence de l'esprit du budô et des règles sportives.

J'ai eu l'occasion de participer à un stage de Da cheng chuan (I chuan) à Paris en 1990 dirigé par Maître GUO Gui Zhi. Cela a été une révélation sur le vide qu'il y avait dans ma pratique. Fort de ce contact chaleureux avec le Maître GUO, j'ai décidé de partir en Chine pour devenir son élève direct. J'ai ensuite invité régulièrement le Maître à Marseille et je me suis rendu chez lui régulièrement pour y recevoir son enseignement.

Le kendo est un art martial complet,

Le Da cheng Chuan est une boxe très puissante, réaliste et violente, mais avant de parvenir à son application un long travail sur soi-même est nécessaire. Des mois, voire des années,

Par exemple, mon premier mois chez Maître GUO, je n'ai fait que Zhanzhuang (posture de l'arbre).

à travailler dans des postures (postures de l'arbre et de combat) où l'essentiel est d'apprendre à bouger de l'intérieur les muscles, tendons et os. La notion de relâchement et tension est la base du Da cheng chuan pour acquérir la force explosive.

Le Da cheng chuan a une progression méthodique, de la posture au combat en passant par les tests de sortie force (Fali) mais il n'existe aucune forme codifiée (kata).

L'enseignement se présente en sept étapes,

1. Zhanzhuanggong : également connu en occident sous le nom de « posture de l'arbre ». Cet entraînement est le plus long et le plus important.

2. Shili : Il s'agit dans cette étape de trouver le mouvement qui permette un grand potentiel de force.

3. Zoubu : le travail des déplacements. Également appelé mocabu.

4. Fali : le travail de la sortie de force ou de "explosion", qui est l'application du shili à vitesse réelle.

5. Shisheng : "tester le son". Il s'agit dans cet exercice d'apprendre à distribuer la force dans tout le corps lors du Fali,

6. Tuishou : le travail de "poussées de mains" propre au Yiquan / Dachengquan.

7. Shizhan : le travail des applications au combat et à l'auto-défense.

Le maitre Wang Xiang Zhai en est le fondateur.

Les effets sur ma pratique :

Le Da cheng chuan a renforcé surtout mon karaté et j'ai compris comment canaliser la force explosive et transformer toute ma pratique en fonction des principes du Da cheng chuan de Maître GUO. Grâce à cela, j'ai continué et continue encore à progresser à un âge avancé et à avoir un corps en bonne santé.

Vous avez eu la chance d'étudier auprès de maîtres japonais et chinois, la manière d'enseigner était-elle différente ?

J'ai eu la chance de recevoir l'enseignement de grands senseïs de karaté et de kendo en ce qui concerne les arts martiaux japonais et seulement d'un grand professeur pour les arts chinois. Donc il est difficile de comparer de manière exhaustive les enseignements japonais et chinois.

L'enseignement japonais va bien au-delà de la technique, il englobe un art de vivre, une manière d'être, et une véritable élévation de l'être humain (contenu dans le Do) et un désintéressement financier.

La pratique en Chine avec le Maître GUO est très rigoureuse, une inlassable recherche de l'efficacité dans tous les niveaux de l'apprentissage ou le passage d'une étape à l'autre ne peut se faire que si la précédente est bien acquise (les 7 étapes).

Par exemple, mon premier mois chez Maître GUO, je n'ai fait que Zhanzhuang (posture de l'arbre). Les journées à l'époque se composaient pratiquement de 8 h de pratique.

En Chine, je n'ai pas ressenti cette autre



L'apprentissage de véritables arts martiaux ne s'acquiert pas rapidement mais procure un tel enrichissement pour l'être humain qu'il est dommage de réduire l'art à un si petit aspect.

dimension (Do) propre aux arts japonais.

L'aspect financier dans l'enseignement chinois est omniprésent.

Vous avez eu la chance d'étudier longuement de nombreuses disciplines, que vous ont-elles apportées ?

Je pratiquais déjà depuis 11 ans le karaté quand j'ai commencé le kendo et plus de 11 ans le kendo quand j'ai commencé le Da cheng chuan. Pour arriver à un bon niveau il demeure nécessaire de s'investir totalement dans la pratique pour approfondir toutes ces disciplines, le travail d'une vie.

Le kendo a amélioré mon sens du combat, le Da cheng chuan m'a permis de développer la force explosive et le karaté la concentration et la fluidité. Ces différentes forces se sont intégrées dans chacun des arts martiaux que je pratique. Concentration, fluidité et explosivité.

Le plus important après tant d'années d'entraînement a été le contact avec Maître GUO Gui Zhi et le Da cheng chuan. Maintenant, à cause de l'âge, je ne m'intéresse plus qu'à l'aspect santé du Da cheng chuan dans ma pratique quotidienne. Je sens que je peux encore progresser dans les trois disciplines.

Si vous le voulez bien, passons à des questions plus générales. Comment définiriez-vous un art martial ?

Un art martial doit être capable de former une personne qui peut faire face à toutes les difficultés de la vie, réactiver en somme l'état naturel primitif de l'être humain qui, face aux éléments souvent hostiles, devrait s'en sortir.

C'est une nouvelle forme de survie qu'il faut apprendre dans un monde difficile, souvent violent, dur et égoïste. Pour cela l'approfondissement d'un art peut aider à se connaître et se polir pour devenir une personne meilleure. Il est préférable de faire le bon choix de la discipline en vérifiant si sa lignée jusqu'à son origine en fait un art authentique et surtout le plus important le choix de l'enseignant.

Trop souvent, il n'y a que l'aspect self

défense qui est mis en avant. Beaucoup de nouvelles disciplines émergent comme art nouveau dans la self défense. Cette vision est très réductrice de l'efficacité, voire dangereuse pour ses adeptes qui risquent de grosses déconvenues face à des individus très déterminés.

L'efficacité doit être globale et non axée seulement sur de la self. Il est bien sûr plus aisé à ceux qui n'ont que peu de formation d'exceller en ce domaine et d'impressionner un « public » qui est demandeur de spectaculaire.

L'apprentissage de véritables arts martiaux ne s'acquiert pas rapidement mais procure un tel enrichissement pour l'être humain qu'il est dommage de réduire l'art à un si petit aspect.

De votre point de vue, les arts martiaux peuvent-ils être efficaces pour faire face à une agression ?

Cela devrait. Encore faudrait-il décrire le type d'agression, une agression verbale est une agression, la pression quotidienne d'un supérieur hiérarchique dans le cadre du travail est une agression, être attaqué par une dizaine d'individus est aussi une agression. Pour cela, j'écris plus haut - efficacité globale -.

Je pense que sur cette question il s'agit du dernier cas cité.

Tout dépend du vécu de la personne et de son investissement dans l'entraînement sérieux et assidu.

Le mental est le plus important et malheureusement le plus difficile à modifier. Sans un mental fort et déterminé toutes les techniques du monde ne pourront vous sauver si au moment opportun vous perdez votre self contrôle. Que se passe-t-il à ce moment-là ? Votre champ visuel se rétrécit et votre conscience est perturbée, alors le peu que vous aurez appris sera inutilisable face à un ou plusieurs adversaires expérimentés (le plus souvent ils le sont, de plus les lâches choisissent bien leur proie à plusieurs.)

Donc par l'entraînement quotidien, les compétitions, les stages, nous pouvons parvenir à ce contrôle. Modifier notre



mental, avoir un esprit fort et garder la clairvoyance dans toutes les situations, juger rapidement de la conduite à tenir, intervenir ou ne pas intervenir. Votre attitude est déterminante face à un agresseur. Alors, il ne sera pas nécessaire d'avoir une haute technicité, une bonne attaque de poing et de pieds suffiront.

Que pensez-vous de la pratique actuelle du karaté en général ?

Je me garderai bien de juger le karaté actuel. Etant spécialiste du Shotokai depuis longtemps je ne m'intéresse qu'à cette voie.

Je pourrais simplement être désolé que le karaté devienne trop sportif et s'éloigne de plus en plus de principes fondamentaux que les senseï japonais des années 50 et 60 nous ont légués.

Je crains qu'à terme le Karaté finisse comme le judo, une « élite sportive » –la vitrine fédérale, énormément d'enfants et adolescents mais un désintéressement de la discipline par les adultes.

Avez-vous un point de vue sur le MMA ?

Je ne connais le MMA que superficiellement ; j'ai néanmoins un grand respect pour ses pratiquants car

l'entraînement me paraît extrêmement dur et sélectif. Un autre moyen de se connaître soi-même certainement.

Une dernière question, quels conseils donneriez-vous aux pratiquants d'arts martiaux en général ?

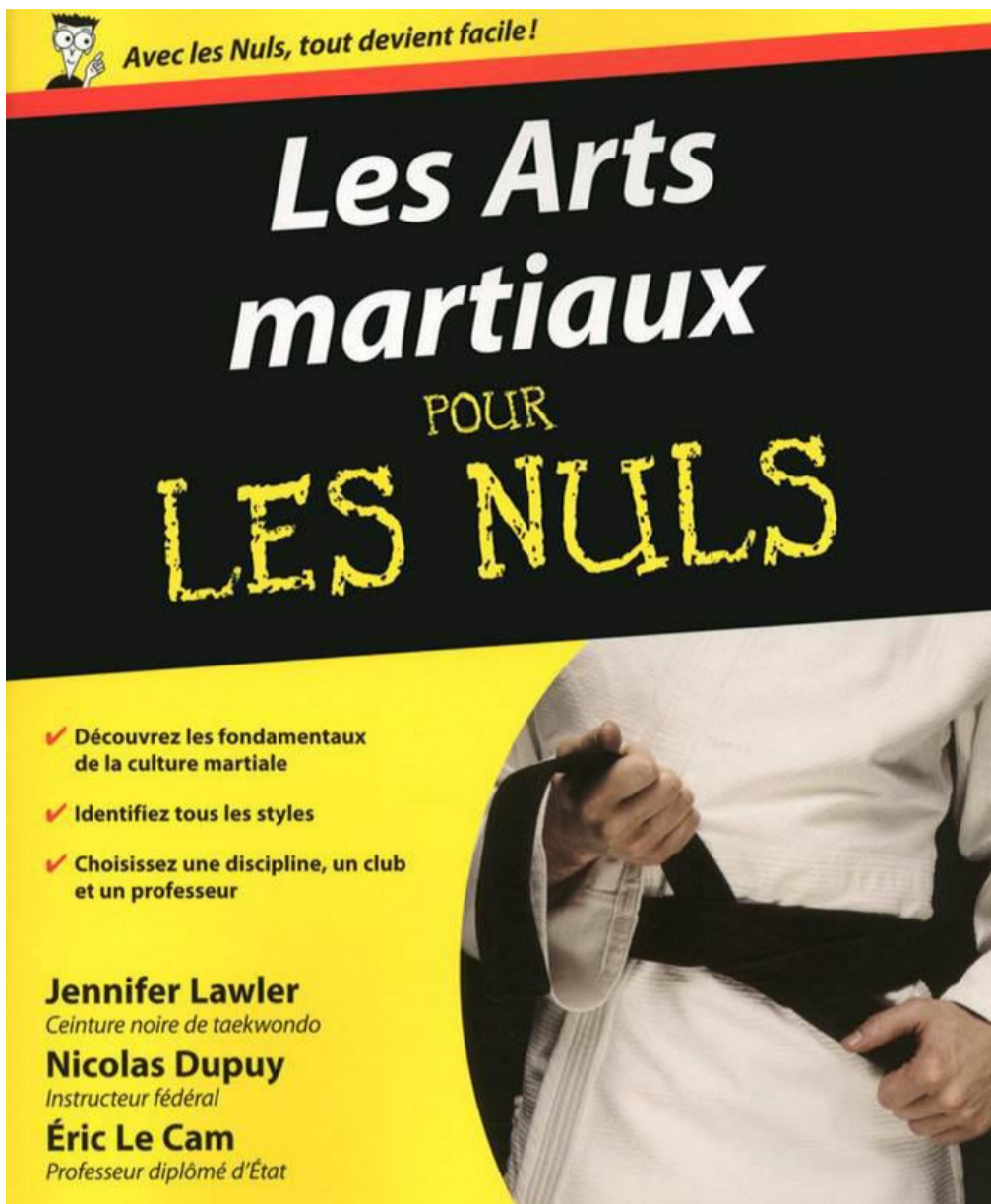
Sincérité : s'investir totalement et quotidiennement dans la pratique.

Humilité : les grades et titres obtenus ne doivent pas devenir une position sociale mais être simplement le résultat de l'entraînement.

Transmettre : ne pas oublier nos Senpai, Senseï et professeurs car nous continuons le chemin qu'ils ont tracé pour nous. A nous de le transmettre aux générations futures si nous ne voulons pas la mort des arts martiaux.



Bibliographie



Les arts martiaux pour les nuls

Jennifer Lawler, Nicolas Dupuy et Eric Lecam

Bien que j'ai déjà parlé de ce livre dans le tout premier numéro du magazine sorti fin mai 2011, j'ai pensé qu'il serait bon de revenir dessus pour les 5 ans du magazine. En effet, à l'époque je ne disposais que de très peu de recul sur les arts martiaux et de très peu de connaissances (si tant est que l'on admette que j'ai ce qu'il faut aujourd'hui).

Alors que dire de ce livre ? « Les arts martiaux pour les nuls » est un excellent livre pour toutes les personnes souhaitant s'informer sur ce que sont les arts martiaux et n'ayant pas ou peu de connaissance générale. C'est un livre qui répond parfaitement à son objectif qui est de donner des bases et aider les non-pratiquants à faire un choix en leur offrant non seulement les bonnes pistes de réflexion pour se lancer dans la pratique, mais aussi un petit aperçu des disciplines existantes mais aussi et surtout des éléments de culture générale bien utiles comme des repères historiques, des informations sur des courants philosophique en lien avec les arts martiaux etc... Et cerise sur le gâteau le tout est amené à un rythme ni trop lent ni trop rapide. Autre point fort de l'ouvrage, ce dernier utilise souvent l'humour ce qui permet d'alléger le contenu et de le rendre plus captivant. Ce livre ne sera cependant pas qu'utile aux débutants car les personnes ayant déjà quelques années de pratique pourront y trouver des moyens de s'interroger sur leur pratique, leurs objectifs, mais aussi de s'ouvrir à d'autres horizons. Il permet ainsi de recentrer certains points comme l'importance de l'attitude du pratiquant tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du lieu d'entraînement, les limites de l'efficacité dans la rue de la pratique martiale ou encore l'importance de démystifier la ceinture noire.

Au final pour un ouvrage de vulgarisation, on peut reprocher très peu de choses à ce livre. Hormis quelques petits raccourcis et imprécisions qui sont tout à fait normaux dans ce type d'ouvrage, le seul point qui m'a un peu chiffonné est la surreprésentation des disciplines japonaises, coréennes et chinoises sur d'autres. Ainsi on pourra regretter le fait que dans la troisième partie présentant plusieurs disciplines on ne parle pas ou trop peu de capoeira, d'eskrima, de muay thai/boran voire de kalaripayatt qui à mon sens auraient gagné à être autant traités que le judo ou le taiji quan. Dernier petit souci de cette section il est à mon sens dommage d'avoir présenté la notion de kung fu, le taiji quan mais pas d'autres disciplines chinoises comme le wing chun. Mais bien entendu tout ne pouvait pas être développé dans cet ouvrage qui reste excellent.



Lumière sur... Le silambam

Le silambam est avant tout un art martial basé sur l'étude du bâton du même nom. Réputé art martial très difficile et exigeant tant pour le corps que pour l'esprit, le silambam nécessite un travail très poussé de coordination entre les jambes et les bras. A ce titre le travail des jambes et des déplacements possède une place prépondérante dans la pratique puisque le pratiquant doit pouvoir se mouvoir dans toutes les directions sans être gêné par les mouvements presque constants de son arme. Le pratiquant doit à ce titre pouvoir enchaîner sans s'arrêter des mouvements fluides et constants lui permettant entre autre d'effectuer de nombreuses feintes lui permettant de cacher ses intentions.

Le silambam



Art martial indien de la communauté tamoule, le silambam est surtout connu pour ses techniques de combat au bâton. Très présent en Malaisie depuis plusieurs siècles, cet art martial est peut être l'un des plus anciens du monde existant encore à ce jour. Le nom de cette discipline qui est aussi le nom de l'arme principale qu'elle étudie, viendrait du terme silambamboo signifiant bambou de la colline et désignerait le matériau utilisé pour faire les premiers bâtons utilisés dans cet art.

Les grandes caractéristiques du silambam

Un art aux nombreux aspects

Dans sa pratique actuelle le silambam est divisée en de très nombreux styles et courants ce qui en fait une pratique particulièrement riche. Cependant au-delà de la division en styles le silambam se divise avant tout en trois grands types de pratiques répondant à des impératifs très différents. Ces trois pratiques qui sont la pratique de démonstration, la pratique « sportive » et la pratique martiale sont assez différentes l'une de l'autre et ne sont pas toutes aussi complètes les unes que les autres.

mise en avant. Promue par plusieurs fédérations nationales et internationales, elle cherche à perpétuer le silambam via une forme compétitive. Ce type de pratique en évolution constante a su intégrer au fil de son évolution de nombreuses améliorations dans le but de sécuriser la pratique comme l'introduction de cinq arbitres, de protections, l'utilisation d'une arme légèrement rembourrée...

La pratique traditionnelle ou de combat : aussi nommée por silambam il s'agit de la pratique la plus martiale de la discipline. Cette pratique est la plus complète et se distingue des autres pratiques non seulement par son caractère plus exigeant que la version sportive mais aussi par la plus grande richesse de son enseignement comprenant une étude plus poussée de nombreuses armes et techniques de combats à main nue. Il semblerait toutefois que pour de nombreuses raisons, dont le succès de la version sportive et la complexité du por silambam, cette version soit la moins commune.

La pratique de démonstration : aussi nommée alangara silambam cette pratique est la moins martiale et relève souvent plus de la danse folklorique que de la véritable pratique martiale. Ce type de démonstration reprend quelques mouvements du silambam martial mais uniquement à des fins esthétiques et est exercée lors d'évènements divers comme des fêtes. L'une des formes de démonstration la plus commune est le thee silambam qui se pratique avec un bâton dont les deux extrémités sont enflammées permettant d'effectuer des magnifiques représentations à la nuit tombée ou dans l'obscurité.

Au-delà de cette grande distinction le silambam est divisé en de nombreux styles plus ou moins différents les uns des autres dont certains sont très anciens et peuvent faire remonter leur lignage à plusieurs siècles. Ces styles se distinguent généralement par leur

La pratique sportive : aussi nommée potti silambam, cette pratique est celle qui tend à devenir la plus commune, ou du moins elle est celle qui est la plus



manière de tenir l'arme, la taille du bâton, les déplacements... De manière certaine on peut trouver une vingtaine de styles dont le plus connu et celui qui c'est le mieux exporté est le Nillai Kalakki.

Les particularités du silambam

Le silambam est avant tout un art martial basé sur l'étude du bâton du même nom. Réputé art martial très difficile et exigeant tant pour le corps que pour l'esprit, le silambam nécessite un travail très poussé de coordination entre les jambes et les bras. A ce titre le travail des jambes et des déplacements possède une place prépondérante dans la pratique puisque le pratiquant doit pouvoir se mouvoir dans toutes les directions sans être gêné par les mouvements presque constants de son arme. Le pratiquant doit à ce titre pouvoir enchaîner sans s'arrêter des mouvements fluides et constants lui permettant entre autre d'effectuer de nombreuses feintes lui permettant de cacher ses intentions. De manière plus générale, la pratique au bâton comprend l'étude de nombreuses frappes, clefs (poottu), parades, esquives et sauts. Concernant les frappes ces dernières sont très précises puisqu'elles visent normalement les points vitaux marmadi ou des zones faibles comme les poignets. Une des particularités de la discipline est qu'elle comprend l'étude de plusieurs techniques permettant d'échapper à une clef (thirappu), mais ces dernières doivent être effectuées avant d'être complètement maîtrisées.

Il existe de nombreuses manières de tenir le bâton en silambam mais l'une des plus connues est de le tenir devant soi ou un peu de côté, la main forte se trouvant près d'une des extrémités de l'arme et l'autre 40 centimètres plus loin. L'une des particularités de cette garde et plus généralement de

...on peut aussi y trouver l'étude de nombreuses autres armes mais aussi l'étude de techniques de combat à mains nues (kuttu varisai).

L'étude du silambam

Les armes du silambam

Bien que le silambam possède des techniques de combat à main nue il s'agit avant tout d'un art martial armé basé sur l'utilisation du silambam. Le silambam est un bâton long traditionnellement fait en bambou mais qui peut aussi parfois être fait en teck en Mesua ferrea voire parfois en rotin. A noter toutefois que le bambou est sans conteste le bois que l'on préfère

l'utilisation du bâton en silambam est que seule l'une des extrémités du bâton est utilisée pour frapper. Ces frappes sont le plus souvent générées par des mouvements de poignets, la puissance venant de la main arrière, la main avant ne faisant que guider l'arme. Ceci rapprocherait l'utilisation du silambam de la lance bien que les coups d'estocs semblent moins présents que ceux de taille, et les pratiquants de haut niveau peuvent parfois utiliser un bâton dont l'une des extrémités est affûtée. A noter que l'on trouve plusieurs techniques où la main avant lâche l'arme durant l'attaque. Une autre particularité de la discipline qui influe sur la garde est que cette dernière peut appréhender différemment le combat face à un ou face à plusieurs adversaires. Il en résulte que la garde et la stratégie utilisée seront souvent différentes.

Bien que le silambam soit surtout connu pour ces techniques de combat au bâton qui sont le corps de la discipline, on peut aussi y trouver l'étude de nombreuses autres armes mais aussi l'étude de techniques de combat à mains nues (kuttu varisai). Cette dernière pratique qui précède parfois l'étude du bâton est très complète et comprend l'étude de nombreuses frappes avec différentes parties du corps, des sauts, projections et immobilisations. Autre particularité du combat à main nue, les postures et techniques étudiées sont souvent inspirées d'animaux. Ce type d'étude est parfois utilisé comme une phase préparatoire permettant au pratiquant de comprendre certains mouvements et la logique du maniement du bâton avant même d'entrer dans le cœur de la discipline.

utiliser, ce dernier étant renforcé et ces extrémités étant parfois ferrées pour protéger l'arme. La taille du silambam peut varier d'un style à l'autre et d'un pratiquant à l'autre et si l'on dit qu'il mesure généralement environ 1m68, la taille du bâton doit normalement dépendre de la taille du pratiquant. Dans ce cas on dit généralement que le bâton doit aller du sol au menton, ou aux yeux du pratiquant. Fait intéressant,



Lumière sur...



bien que le silambam soit généralement utilisé à deux mains, il peut arriver que le pratiquant utilise un silambam dans chaque main et ce dans les diverses versions de la discipline.

Si le silambam est l'arme principale de la discipline du même nom, on y trouve aussi et à plus forte raison dans les écoles de por silambam l'étude d'autres armes. Bien que le nombre et l'approfondissement de cette partie de l'étude puisse varier d'une école à l'autre on en distingue tout de même plusieurs types :

-Les bâtons : si dans cette catégorie le silambam est sans conteste l'arme reine, on peut aussi trouver des bâtons courts portant le nom de sedikuchi ou muchan. Ces bâtons courts sont le plus souvent utilisés par paire et permettent d'attaquer et de se défendre en même temps.

-Les lames : en silambam on peut trouver l'étude de nombreuses armes tranchantes communes à de nombreux autres arts martiaux indiens dont le sabre ou vaal, le couteau ou katti, le kattar (une dague caractéristique avec sa garde en H), ou encore l'épée fouet ou surul pattai aussi nommée urumi. On peut aussi y trouver des armes un peu moins communes comme l'aruval, une sorte de serpe souvent utilisées par paire.

-Les autres armes : comme dans de nombreux autres arts martiaux indiens, on peut trouver de nombreuses armes assez particulières comme le kuttu katai, une sorte de poing américain disposant de piques ou encore un fouet

nommé savuku. Une autre arme qui est assez commune en silambam est le maru, une arme composée de deux cornes de gazelles attachées entre elles, pointes opposées, parfois surmontées d'un petit bouclier en métal.

Le travail en silambam

Bien que le silambam ne soit pas une discipline unie et par conséquent ne possède pas de curriculum précis pour l'ensemble de la discipline il semble que l'on distingue plusieurs grandes étapes et types d'exercices.

Généralement le pratiquant commencera par une étude approfondie des déplacements et du jeu de jambe (kaaladi) étude qui sera assez éprouvante et décourageante pour certains. Cette étude sera souvent accompagnée d'exercices d'assouplissement et de renforcement de l'ensemble du corps, mais plus particulièrement des jambes et des poignets.

Une fois cette étape fondamentale franchie, le pratiquant pourra selon les cas commencer directement l'étude du silambam à proprement parler ou d'abord étudier les techniques à main nue avant d'étudier l'utilisation du bâton.

Pour ce qui est de l'étude du maniement du silambam, cette dernière se base sur l'étude de plusieurs enchaînements codifiés pouvant se faire seuls puis à deux. Lors de cette étape le pratiquant apprend les techniques du silambam et doit être capable d'enchaîner frappe et défense avec fluidité. Cet étude peut être plus ou moins encadrée et

Une fois cette étape fondamentale franchie, le pratiquant pourra selon les cas commencer directement l'étude du silambam à proprement parler ou d'abord étudier les techniques à main nue avant d'étudier l'utilisation du bâton.



comprend notamment l'étude de nombreux mouvements de rotation, moulins, blocages, esquives... Lors de l'étude à deux il semble que bien qu'il existe des formes préétablies, au fil du temps le pratiquant sera amené à s'éloigner de ces formes pour trouver sa propre approche du silambam. Ce n'est qu'une fois que le pratiquant aura atteint un certain niveau qu'il sera introduit à l'étude des points vitaux. L'étude des autres armes, quand elle a lieu, est normalement réservée aux pratiquants avancés.

On peut trouver diverses formes de combat libre en silambam et à plus forte raison dans sa version sportive. On trouve principalement trois types de combats :

- les combats au « finish » : qui se termine lorsqu'un adversaire est désarmé
- les combats de « maîtrise » : où le

pratiquant doit essayer de garder quelque chose entre ses pieds. Ce type de confrontation semble le plus rare.

-les combats aux touches : ce sont les combats les plus connus. Ces derniers peuvent s'effectuer selon différentes modalités le plus souvent soit effectuer le plus de touches sur un adversaire durant un temps donné, soit être le premier à toucher son adversaire trois fois durant ce même temps.



Lumière sur...

Mise au poing

Empi

A propos de l'auteur



Johnny Gence pratique les arts martiaux depuis près de 30 ans. Actuellement 5ème dan de karaté shotokan, il a suivi durant 12 ans l'enseignement de

Shihan Nishiyama.

Il fut champion de France FFST en kata et combat ainsi que 3ème au championnat mondial de SKDUN.

Ce mois ci je vais vous parler des différents coups de coude en karaté et de ces différentes applications.

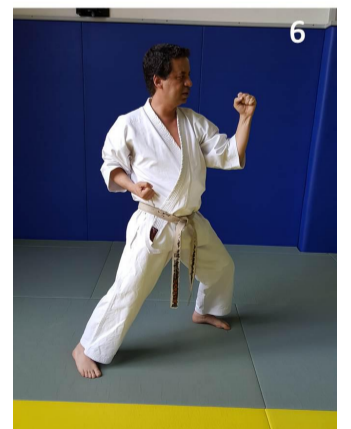
Mae empi : Coup de coude de face, on retrouve ici le mae de mae géri coup de pied de face, ceci pour bien montrer que c'est un coup de face. Il est très souvent exécuté de manière circulaire, la trajectoire du coup définissant son nom il est très important de conserver sa trajectoire directe (de face). En garde, le coup part comme un stuki, le coude collé au corps, lorsque le coude quitte le corps et pas avant, l'avant bras pivote vers la droite pour venir présenter le coude vers l'avant et d'adversaire. On garde une connexion avec le sol par la jambe arrière. Si le coude quitte le corps trop tôt vous allez être dans une trajectoire circulaire. (photo 1-2-3). Garder le poing ou la paume dirigé vers le bas, pas vers vous, vers le bas, le muscle de l'avant bras vient en quelque sorte recouvrir le coude alors que vers le bas non, le coude est alors plus présent et fait plus de dégâts.

Mawashi empi (circulaire) : Cette fois le coude quitte le corps pour faire une trajectoire circulaire accompagnée de la rotation de la hanche (photo 4)

Otoshi empi (descendant): On arme en levant le bras et on descend le coude vers la cible.(photo5-6). Application photo 6 b

Agé empi (remontant): De la position hikité on fait comme un uppercut en gardant le poing vers soi et tourné vers soi en levant le coude (photo 7). Attention à ne pas le lever trop haut pour ne pas déconnecter l'épaule. Application photo 7b

Yoko empi (de côté ou latéral): On arme comme un soto uké, en comprimant le bras vers soi et d'une trajectoire droite on exécute le coup en gardant un parallélisme de l'avant bras (photo 8-9). Application photo 9b



Ushiro empi (arrière): Ici, c'est simplement le hikité, qu'importe l'armement on ramène le poing à la hanche et on frappe avec le coude (photo 10-11).

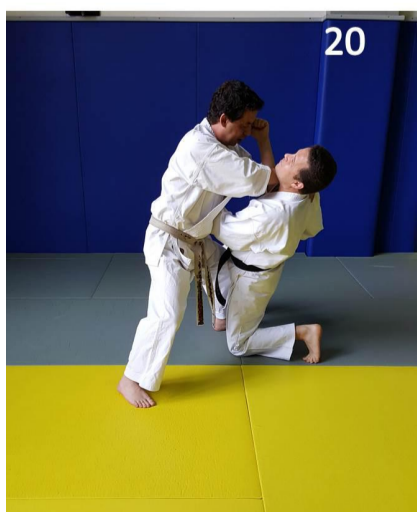
Enchaînement de défense reprenant des empi.

En garde, tori attaque oie tsuki au visage, uké pare avec un agé empi, (photos 12-13-14), c'est l'exécution du agé empi qui devient un blocage ou plutôt une déviation du coup, voir photo 13. Tori enchaîne un gyaku et uké le

pare en faisant une déviation pour venir prendre le poing (photo 15-16). Il enchaîne ensuite avec un mae empi sur le coude de l'adversaire, suivid'un mawashi empi au visage, tend son bras pour passer devant le visage, le ramène vers lui pour finir par un otoshi empi de l'autre bras (photos 17-18-19-20).

On voit ici que l'on peut aussi utiliser les empi dans leur forme uké (défense) et que cela peut aussi servir de frappe sur articulation.

Johnny Gence



Le kirkpinar

A propos de l'auteur



Sixtine Dezwarte est la correctrice du magazine "l'art de la voie" depuis mai 2012. Ses connaissances en anglais lui ont permis d'être utile lors de la rédaction de plusieurs articles.

Contrairement aux autres membres de l'équipe elle n'a commencé la pratique des arts martiaux que très récemment.



Le kirkpinar est une lutte turque dans laquelle les lutteurs (pehlivans) ont le corps badigeonné d'huile. Il semblerait que les premiers pehlivans eussent été des esclaves de l'Empire Ottoman à qui l'on proposait de s'affronter pour gagner leur émancipation. Depuis 2010, le kirkpinar est inscrit sur la liste représentative du patrimoine immatériel de l'humanité.

Aucune date précise n'existe sur la naissance du kirkpinar, toutefois, les premières traces de lutte à l'huile dateraient d'il y a 4000 ans avant notre ère. Il semblerait que de nombreux contacts avec le peuple grec soient à l'origine de la pratique de la lutte. La première évolution non datée est l'arrivée de l'huile. C'est la malaria qui aurait poussé les turcs à se badigeonner d'huile d'olive et de kafur, un ancien remède qui avait deux avantages ; une meilleure résistance à la maladie et un avantage stratégique pour contrer les adversaires. Le premier écrit mentionnant la naissance du tournoi annuel de kirkpinar daterait de 1360. Il y est dit que deux soldats se seraient affrontés à la demande du sultan Orhan Gazi au pied d'un figuier. Au terme d'un combat d'un jour et une nuit se soldant par la mort des deux participants, les soldats auraient été enterrés au pied de l'arbre qui devint un lieu de pèlerinage pour le reste de la garnison et qui serait encore aujourd'hui l'endroit du principal tournoi de kirkpinar. C'est à la suite d'une guerre entre Murat III et le Shah d'Iran entre 1546 et 1595, que le kirkpinar devint officiellement une lutte turque bien que pratiquée dans tout l'Empire Ottoman et que le port du kispet, un pantalon en cuir faisant entre 10 et 15 kg, fut généralisé.

Pour gagner, il existe plusieurs techniques ; celle de l'écrasement ou celle du porté qui implique de soulever son adversaire au-dessus de la tête depuis le sol et de faire 5 pas dans n'importe quelle direction. D'autres possibilités impliquent d'« exposer le nombril de l'adversaire à la vue du paradis » ou une façon encore plus insolite impliquant d'exposer le pénis de l'adversaire. Dans les textes officiels, les deux seules techniques interdites sont l'introduction de quoi que ce soit dans l'anus ainsi que la saisie des

parties génitales. Toutes les autres techniques (étranglement, arrachage de cheveux, frappes, morsures...) sont laissées à l'appréciation de l'arbitre qui décidera alors d'autoriser la technique ou non. Depuis l'instauration d'une limite de temps en 1975, à l'issue de 30 minutes (45 pour les baspehlivans) sans vainqueur, une période de prolongation est ajoutée où le but est de retirer un ruban des chevilles de l'adversaire où de marquer un maximum de points avec les techniques précédemment citées.

Le tournoi annuel de Kirkpinar d'Edirne (Turquie) dure trois jours et se déroule habituellement la première semaine de juillet. Le premier jour, les pehlivans se préparent tandis que les invités arrivent dans un cortège composé de musiciens, de chevaux et de leurs dons pour l'agha (généralement du bétail). Avant que la municipalité d'Edirne prenne en charge l'organisation du tournoi, c'était l'agha (un mécène local qui nourrissait et logeait les pehlivans et les invités) qui s'en chargeait. Le deuxième et troisième jour, les combats commencent dès la fin de la cérémonie du pesrev. Les adversaires entrent sur le terrain main dans la main et marchent dans la plaine puis se mettent à genoux pour prier à 4 reprises. Entre chaque prière, les adversaires se retrouvent et s'encouragent mutuellement. Une poignée de main entre les adversaires signifie la fin du pesrev. Le maître de cérémonie présente les pehlivans en donnant leur nom, leur titre et leurs éventuels exploits. Arrive alors le huileur qui badigeonne les pehlivans d'huile d'olive. Ce sont les arbitres qui choisissent les adversaires en les répartissant en 13 catégories (boy) choisies selon la taille, l'âge, et le boy actuel du lutteur exception faite des baspehlivans pour lesquels le choix est fait par le public.

Sixtine Dezwarte

Nous soutenir sur Tipeee

Bonjour à tous,

Pour ceux d'entre vous qui ne l'aurez pas vu il vous est maintenant possible de nous soutenir sur Tipeee. Alors qu'est-ce que tipeee et pourquoi ce soutien ?

Tipeee est un site destiné à soutenir la création sur internet. Ceux qui souhaitent soutenir un créateur de contenu via tipeee peuvent décider de donner de manière mensuelle ou occasionnelle une petite somme d'argent (à partir de 1 €). En contrepartie le créateur de contenu peut décider d'accorder des compensations en fonction de la somme fournie.

Pourquoi demander une telle aide pour "l'art de la voie" ? Comme vous devez vous en douter "l'art de la voie" est un travail qui demande du temps et génère des frais. Que ce soit l'hébergement du site, l'acquisition de nouvelles sources, l'acquisition de matériel ou encore les frais de déplacements... La production d'un tel magazine commence à coûter cher d'autant plus qu'il est gratuit et le restera. Mais en plus de cet argent la gestion d'un tel magazine (pour le rédacteur en chef) prend du temps, comptez en moyenne entre 6 et 8 heures par jour en fonction de la charge de travail. Les aides serviront en priorité à payer l'hébergement du site, ensuite à l'acquisition de ressources et seulement s'il y a des restes, ces dernières seront réparties entre les différents membres de l'équipe.

Pour ce qui est des contreparties, la philosophie de "l'art de la voie" reste de donner avant tout une information gratuite et accessible à tous sur l'histoire et la culture des arts martiaux aussi il n'y aura pas de contreparties vraiment conséquentes. Toutes les personnes ayant choisi de nous soutenir verront leur nom/pseudo tipeee cité dans le magazine suivant. Pour tout tip supérieur à 5 €, le tipeur se verra envoyer dans les deux semaines précédant la sortie d'un magazine un article (mis en page) en avant-première.

Si vous souhaitez en savoir plus je vous invite à aller voir la section « Nous soutenir » dans la rubrique à propos du site.

Je tiens à remercier les 4 tipeurs ayant choisi de soutenir "l'art de la voie" ces deux derniers mois:

Pascaldeslandes, Lionel, Luna et Yvan.

Merci de votre soutien et de votre confiance.